

Monsieur Amable Couly

C'est vous, cher monsieur, c'est votre sens exquis  
de l'art typographique, qui avez donné  
à mon fascicule sa forme admirable  
et parfaite. Quel modèle élégant pour  
la pensée que ces pages que vous avez  
travaillées avec raffinement! Je vous re-  
mercie de votre collaboration si précieuse, et  
voudrais trouver un témoignage de mon gratitude  
dans cet exemplaire que je vous offre de tout  
mon cœur.

Henri de Brier

Manchester - New-Street  
le vingt-neuf novembre mil neuf-cent-douze

# LACORDAIRE

L'Orateur  
et le Moine

*Imprimatur*

† L.-N., ARCH. DE QUÉBEC  
5 septembre 1912

† GEORGE-ALBERT GUERTIN  
Evêque de Manchester

Droits réservés, Canada, 1912  
par HENRI D'ARLES



*Il a été tiré de cet ouvrage douze exemplaires  
sur papier des manufactures impériales du  
Japon (Shidzuoka), numérotés de 1 à 12*

No 9

## AVERTISSEMENT

---

*Quelques erreurs de dates, des inexactitudes de détails s'étaient glissées dans la première édition de cet ouvrage. Elles nous ont été signalées avec bienveillance, et nous nous sommes empressé de les corriger. Le texte n'a subi aucune autre retouche. Cette nouvelle édition prend toutefois un caractère à part, du fait des nombreuses notes que nous y avons mises. Nous nous sommes trouvé, ces derniers mois, auprès d'une bibliothèque très riche en documents sur Lacordaire. Nous en avons profité pour rectifier nos citations d'après des textes bien authentiques, pour appuyer nos affirmations sur d'irrécusables témoignages. Ce travail de recherches nous a apporté à nous-même beaucoup de consolations. Puisse-t-il être agréé de nos lecteurs et leur faire concevoir une plus grande admiration de notre héros !*

*La lettre-autographe que nous reproduisons est tirée des archives de l'évêché de Saint-Hyacinthe et*

*nous a été communiquée par M. le chanoine A.-M. Daoust, secrétaire, et M. l'abbé F.-A. Laroche, sous-secrétaire de M<sup>gr</sup> l'Évêque. Elle avait été adressée par le Père Lacordaire à Monseigneur Jean-Charles Le Prince, premier évêque de Saint-Hyacinthe.*

*Septembre 1912.*

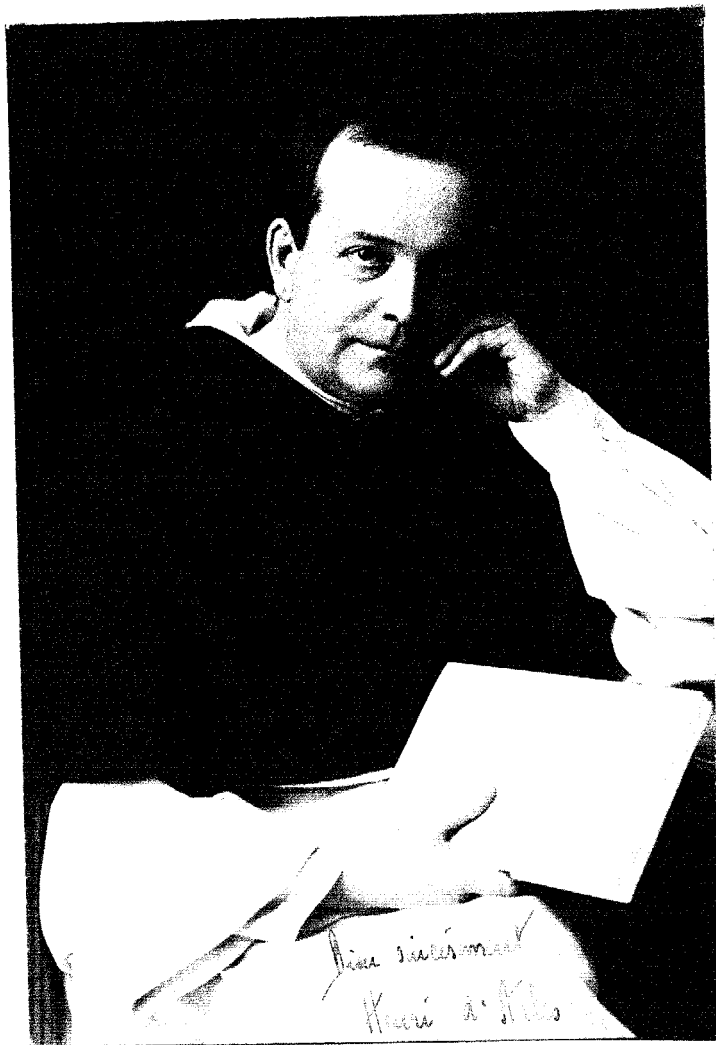
---

À Monsieur HENRI MARTIN  
*Secrétaire de la Légation de Suisse*  
à Washington, (D. C.)

Mon cher ami,

C'est à votre demande, et en quelque sorte d'après votre inspiration, que j'ai composé ce travail sur Lacordaire. La lecture de ses *Lettres à un jeune homme* vous ayant mis en goût de connaître davantage sa grande âme, vous avez pensé qu'il serait doux à mon amitié pour vous, et à mon sentiment filial pour ce moine, de vous révéler quelques aspects de son magnifique talent oratoire et de sa sainte vie. Ai-je réussi à satisfaire votre désir? Je m'y suis du moins sincèrement essayé. Et je ne saurais inscrire d'autre nom que le vôtre, en tête d'une œuvre exécutée comme sous votre regard, et pour glorifier un souvenir qui nous est, à tous deux, sacré.

L'AUTEUR





Sorèze, 4 mai 1889.

messieurs,

La lettre que vous m'avez faite l'honneur de m'écrire le 17  
mars de / mars dernier, m'a jeté dans un grand embarras d'esprit. Car  
vous me supposez prêt à dy choses qui sont dans -deux -trois siècles, mais  
dont les éléments sont bien vus dans mes mains.

Depuis quelques années, la province Dominicaine de France a vu un  
grand nombre de ses sujets qui ont été délégués à Moscou, à Constantinople,  
à Rome, à Vienne, en Belgique, en Russie, en Corée, à St. Sébastien,  
de manière à l'épave et à lui rendre très difficile de suffire à ses besoins  
intérieurs.

Quant au bien-être des habitants, il compte à peine six années  
d'existence, et déjà il est chargé de rendre deux villages de première ordre  
et une petite seminaire, ce à quoi il ne suffit que par l'adjonction d'un  
grand nombre d'habitants instruits et de laïque, mélange qui a dy avantages, mais  
qui doit être estimé pour son d'honneur finit. Le résultat est que nous  
avons en la nombre difficilement, à cause de la nouveauté de l'œuvre. Enfin,  
on est tout vey envoyer deux sommes, les lesquels vey quelques comptes par leur

A messieurs l'Evêque de St. Hyacinthe.

par leur âge et leur expérience ? J'ai aussi des hommes justes  
comme D'Almeida et King Colling, et il faut bien de temps pour former de  
bons députés de ce genre de gouvernement.

Aussi, messieurs, tout en exprimant l'importance qu'il y aurait  
à trouver une grande école et une haute école au Canada, sur une terre  
fréquentée, je suis bien de votre opinion et de votre volonté de le faire.  
Si le R. H. Général ne voyait pas que c'est de la sorte, il ne  
serait autrement satisfait ; mais voyez le principe, chaque année, sur  
un débris le plus grand de notre sang.

Si le R. H. Général permettait au R. H. Général de se rendre  
en France cet été, je recommanderais bien à fond de cette affaire au Canada,  
et voyez surtout qu'il est possible de le faire. Signe maintenant,  
messieurs, que si la possibilité n'est pas assurée, je la laisserai volontiers en  
même temps avec empressement ; mais que je suis disposé à le faire de la sorte  
toute qui est notre franchise, et de la sorte de nous en être une source de  
nos connaissances par les sentiments que vous avez vus à notre disposition.

Vous leur agréer l'hommage de sentiments respectueux avec lesquels  
je suis,

messieurs,

De votre Grandami,

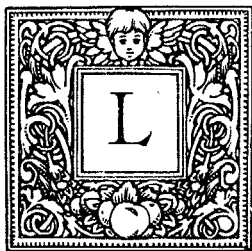
Le Roi Louis et les d'Almeida d'Almeida,

F. Henri - Dominique Lacordaire,

bro. de F. Rich.

# LACORDAIRE

## L'Orateur et le Moine



LACORDAIRE a eu déjà bien des biographes.

Le premier, sinon en date, du moins en mérite, est M. Foisset, qui l'avait connu depuis sa jeunesse, et avait suivi sa carrière avec un intérêt, j'allais dire maternel, à en juger par cette phrase de sa correspondance : « J'ai pour Henri des montées de tendresse, comme les mères ont des montées de lait. » — Pour avoir aimé beaucoup Lacordaire, Foisset ne l'a pas moins jugé avec une clairvoyante impartialité.

L'amitié n'est pas nécessairement aveugle, comme l'on dit qu'est l'amour ; et il n'est pas requis que, pour faire œuvre de véritable historien, l'objet de

notre étude nous soit toujours resté indifférent, n'ait jamais éveillé en nous aucun sentiment. Le travail de Foisset est le plus complet et le plus compréhensif qui ait encore paru <sup>1</sup>.

Auparavant, Montalembert était venu avec une monographie dont le titre seul indique le caractère général : *Un moine du moyen-âge au XIX<sup>e</sup> siècle* <sup>2</sup>. L'historien des moines d'Occident avait été frappé du tour volontiers archaïque qu'avait pris la vie religieuse chez ce compagnon des premières luttes, cet ami de toujours, le Père Lacordaire. Aussi donna-t-il aux pages émues qu'il lui consacra une rubrique indiquant sous quels traits il lui était définitivement apparu et dans quelle forme il avait voulu l'évoquer.

Et voici une œuvre révélatrice : *Lacordaire, sa vie intime et religieuse*, par le Père Chocarne, son disciple préféré, qui avait reçu pendant des années les secrets de sa grande âme et adouci ses derniers mo-

1. La vie de Lacordaire, par TH. FOISSET, a paru en 1872.

2. Cette plaquette est de 1862, c'est-à-dire de l'année même qui a suivi la mort de Lacordaire. L'on m'assure que le titre primitif était simplement : *Le Père Lacordaire*. Mais il nous semble que les éditions subséquentes portent l'en-tête que nous indiquons.

ments <sup>1</sup>. Personne n'avait plus de compétence et d'autorité que l'auteur pour parler de choses qui jusque-là étaient restées enfermées dans le mystère des cloîtres blancs. Les exemples de haute vertu qu'il étalait contrastaient tellement avec les idées fantaisistes, et non toujours dépourvues de malignité, que le monde s'était faites sur le compte du grand orateur, que l'effet en fut considérable. J'ai entendu toutefois des personnes graves dire que les révélations du Père Chocarne sont mêlées de considérations qui les déparent un peu, parce qu'elles sentent le panégyrique. Elles auraient dû suffire par elles-mêmes et objectivement, sans être soutenues par un récit où la piété filiale du narrateur ressort en un relief peut-être trop fortement accusé. Une autre réflexion qu'elles ont encore inspirée est celle-ci, à savoir qu'elles sont loin de tout contenir, qu'il y aurait donc à y ajouter énormément; et que d'autre part leur succès retentissant est de nature à décourager quiconque, plus amplement informé, voudrait reprendre ce thème et y faire entrer les matériaux que des

1. Cet ouvrage est de 1866. Il a eu plusieurs éditions, corrigées et augmentées par l'auteur.

enquêtes successives ont mis au jour, ou qui sont sortis comme d'eux-mêmes du trésor des souvenirs particuliers.

Assez récemment<sup>1</sup>, M. le comte d'Haussonville a publié un ouvrage sur Lacordaire où se trouvent certains détails inédits que les biographes antérieurs n'avaient point soupçonnés, ou plutôt, je crois bien, qu'ils avaient dû voiler, à raison de leur situation personnelle, ou de la trop grande fraîcheur de la mémoire qu'ils retraçaient, ou pour toute autre fin. Cette dernière étude a quelque chose, il me semble, du caractère qui devra empreindre une histoire définitive et synthétique de Lacordaire, — mais est-ce que le définitif existe jamais en histoire? tout n'est-il pas à renouveler périodiquement avec les méthodes qui s'inventent et les documents que l'on exhume? est-il une science qui évolue plus vite? — une vie qui embrasse tout d'un de ces regards d'ensemble que permet le recul dans le temps, et qui fixe le jugement de la postérité sur ce nom, l'un des plus grands du dernier siècle.

1. Nous avons sous les yeux la deuxième édition de cette étude, elle est de 1898, la première était de 1895.

En attendant que l'avenir nous donne ce monument, il y a, dans les œuvres que nous venons de signaler, suffisamment de traits épars pour que l'on puisse recomposer la physionomie exacte de Henri-Dominique Lacordaire. Et d'ailleurs, où, mieux que dans les œuvres oratoires, les nombreux écrits et la correspondance de ce moine, peut-on prendre une idée juste de sa mentalité et de sa nature morale <sup>1</sup> ?

1. Nous mentionnerons d'autres travaux d'inégale valeur sur le Père Lacordaire, mais encore intéressants à lire ou à consulter : *Le R. P. Lacordaire*, par P. LORAIN (1847) notice excellente, pleine de détails importants sur la jeunesse de ce grand religieux. — Une *Etude biographique et critique*, comme préface à une correspondance inédite de Lacordaire. Cette étude comprend 143 pages in-8°, et date de janvier 1869. L'ouvrage a paru en 1870. L'auteur en est Henri VILLARD. — *Lacordaire*, par RICARD, Paris 1888. — *Lacordaire*, par Gabriel LEDOS (dans la collection « Les grands hommes de l'Eglise au XIX<sup>e</sup> siècle »). La deuxième édition porte 1902. — *La Vie du R. P. Lacordaire* dédiée à la jeunesse française, par L. M. — Deuxième édition, Lyon s. d. — La collection complète de *L'Année dominicaine*, depuis 1859 jusqu'à nos jours, est une source inépuisable de renseignements variés sur le Restaurateur des Frères-Prêcheurs en France. — *Le Lacordaire Orateur*, par M. Julien FAVRE, est une étude savante de sa formation oratoire et une analyse chronologique de toute son œuvre *parlée*. (Paris, Poussielgue, 1906.)

# L'Orateur

## L'ORATEUR

---



ACORDAIRE a été, pour ses contemporains, et demeure pour nous le type de l'orateur.

La carrière qu'il avait choisie d'abord — le barreau — montre bien quelles dispositions il se sentait. Il voulait avoir l'occasion d'exercer et de cultiver ce talent de parole qu'on lui avait reconnu au cours de ses études. Et la plaidoirie l'attirait, moins en elle-même, — car il n'avait pas l'esprit processif, et les chinoiseries légales ne pouvaient plaire beaucoup à son âme peu amoureuse de distinctions, de détours et de subtilités, — que parce qu'il y trouverait motifs à de beaux discours. Et j'ose avancer que dans son intention le barreau n'était qu'un premier stage d'où il s'élèverait, au temps voulu, à la sphère politique où les grandes affaires fournissent de si beaux thèmes à quiconque a le verbe sonore. Mais une main mystérieuse vint

donner une orientation différente à ses aspirations. Lacordaire abandonne le monde pour entrer au séminaire et devenir abbé <sup>1</sup>. Au reste, pour changer de but, ses moyens d'action n'allaient-ils pas rester les mêmes? Sur ce nouveau champ, ne pourra-t-il supérieurement pratiquer l'art duquel il avait, dans ses rêves de jeunesse, attendu de la gloire? Bien plus, l'horizon de sa pensée s'élargissant de tout ce que le divin ajoute à l'humain, et son ambition se proposant désormais l'objet le plus noble qui puisse solliciter nos facultés, sa parole en acquièrerait une ardeur, un élan, un souffle capables de l'emporter autrement haut qu'elle n'aurait pu espérer atteindre dans la lutte pour les simples intérêts terrestres, et de lui faire rendre le son de l'infini.

Pourtant, ce n'est pas dans la chaire de vérité que son talent s'est d'abord manifesté avec éclat.

Il nous est revenu un mot bien authentique prononcé par de ses parents ou de ses amis qui étaient allés entendre l'un de ses premiers sermons dans une église de Paris : « Il ne fera jamais un prédicateur <sup>2</sup>. »

1. Il entra au séminaire d'Issy le 12 mai 1824.

2. Cf. FOISSET, tome I, c. vi, p. 281, au bas. — Ce sermon que Lacordaire avait écrit et qu'il manqua complètement, fut pro-

L'on voit bien ce que ces bonnes gens voulaient signifier. Mais leur parole contient peut-être un sens qu'elles n'avaient pas voulu y mettre et va bien au delà de leur pensée. En effet, Lacordaire ne fera jamais un prédicateur au sens ordinaire et traditionnel du mot. Il ne sera jamais à l'aise dans ce moule du sermon tel que le grand siècle l'avait inventé et légué à l'avenir, dans ce genre froid et compassé où tout est combiné selon une méthode rigoureuse, où il semble que tout soit prévu, où le cœur ne peut avoir que le mouvement qu'on lui a déterminé à l'avance, et où par conséquent n'a pas été réservée la plus petite place pour ces illuminations soudaines, et comme ces jaillissements de pensée, ces frissons d'émotion, qui peuvent venir d'un contact avec un auditoire réel. Ce mode-là ne pouvait s'harmoniser avec son tempérament. Lacordaire ne sera jamais un prédicateur à cette manière antique, parce qu'il devait et pouvait être mieux que cela. Il brisera le cadre rigide de la rhétorique ancienne, et s'en construira un

noncé en l'église Saint-Roch, le dimanche, 5 mai 1833. L'insuccès fut tel que tout le monde, y compris lui-même, douta de son talent oratoire. Il écrivait peu après à Montalembert, le 30 juin 1833 : « Il m'est évident que je n'ai . . . *rien assez* de ce qu'il faut pour être un prédicateur dans la force du terme. »

plus large et plus flottant dans lequel il coulera l'essence de sa méditation sur tel point de dogme ou de morale, y laissant exprès des vides et des lacunes qui se rempliront d'eux-mêmes dans le feu de l'action oratoire, sous l'influence des yeux fixés sur celui qui parle, grâce à ces mille intuitions que la réflexion solitaire n'a pu inspirer, mais qui se forment, se précisent au moment où le verbe intérieur se crée vraiment et devient lumière et vie. Dans ce genre si personnel, il laissera loin derrière lui les meilleurs prédicateurs de son temps et sera inimitable. Ce n'est pas une méthode classique qu'il invente, un procédé à l'usage de tous. C'est une manière propre à son génie, et qui ne serait bonne à d'autres qu'autant qu'ils auraient un talent oratoire égal au sien, et non seulement égal, mais de même nature, de même famille. Et c'est beaucoup supposer.

Ce n'est donc pas, disais-je, en exposant ou en défendant la vérité religieuse que Lacordaire s'est d'abord révélé; e'est dans la fameuse affaire de l'École libre. Il s'était lié avec Lamennais, Montalembert et autres pour fonder *L'Avenir*, et avait ouvert <sup>1</sup>, de con-

1. 16 octobre 1830.

cert avec eux, une école indépendante où la jeunesse serait enseignée selon les larges doctrines qu'ils prênaient dans leur journal d'avant-garde. C'était anticiper sur les promesses de la charte de 1830. Le gouvernement s'en émut et les cita à sa barre. Lacordaire, pour un, présenta la défense de l'action commune dans un discours <sup>1</sup> qui est resté célèbre et qui commence par ces mots : « Je regarde et je m'étonne. » Les nobles Pairs furent plus étonnés encore, sans doute, de ce langage à la fois si digne et si hardi sur les lèvres d'un ministre de la foi, dans une question qui ne leur paraissait pas être proprement de son ressort. Mais la liberté n'est-elle pas une religion aussi ? Et le jeune abbé n'avait pas cru avec raison devoir prendre une attitude humble et confuse pour revendiquer un principe qui lui était aussi droit et aussi sacré que la doctrine évangélique ; il pensait rester dans son rôle auguste en défendant une liberté. Et il mit dans son plaidoyer toutes les ressources que pouvait lui fournir son expérience du barreau augmentées de l'autorité et des lumières qui lui venaient de son nouveau caractère. Ce fut un triomphe, en

1. Ce discours fut prononcé le 19 septembre 1831.

somme, car les cent francs d'amende qu'imposèrent les juges étaient loin d'équivaloir à une condamnation ou même à un blâme. Les nobles Pairs n'osaient pas avouer trop ouvertement qu'ils s'étaient laissés persuader. La légère pénalité sauvait les apparences.

J'ai mentionné tout à l'heure le nom de Lamennais.

Il y aurait bien des choses à dire sur les relations de Lacordaire avec cet homme illustre, sur les différences de leur nature, la tournure spéciale de leur esprit. Lamennais avait, sur Lacordaire, la supériorité de l'âge, — ce qui n'est pas un mérite en soi, évidemment, — et probablement du génie. Ce dernier l'a reconnu très explicitement en tel endroit de ses écrits où il expose les circonstances qui ont amené la rupture<sup>1</sup> ; et cela est très humble de sa part, et l'ho-

1. Cf. la lettre écrite à Lamennais par Lacordaire, le 11 décembre 1832, pour lui dire un éternel adieu. Elle est datée de La Chênaie même. J'y relève cette phrase : « je respecte ses pensées (celles de l'Eglise) et les miennes. Peut-être vos opinions sont plus justes, plus profondes, et, en considérant *voire supériorité naturelle sur moi*, je dois en être convaincu, etc. . . » — Cf. également la conclusion de ses *Considérations sur le système philosophique de M. de Lamennais*, où il dit : « luttant contre une intelligence *supérieure* à la mienne. . . » V. Edit. in-8° des *Conférences de N. D. de Paris*. Tome IV, année 1851, p. 490. Paris, Sagnier et Bray, libr. édit., 1851.

nore beaucoup, mais c'est aussi très vrai. Et le fait est que Lamennais était extraordinaire. Non pas qu'il eut, lui, le don de la parole. Il n'a jamais pu dire un mot en public. Mais quelle verve dans sa conversation. Entre autres mérites de pensée et de forme qui plaçaient leur auteur au premier rang parmi les grands écrivains français, ses ouvrages étaient d'une éloquence irrésistible. L'abbé Frayssinous disait de son *Essai sur l'Indifférence* que l'accent « en réveillerait les morts ». Et quelle emprise absolue il exerçait sur ses disciples, sur cette jeunesse « dorée » des rayons de l'intelligence, qui se pressait autour de lui à la Chênaie et qui le regardait comme un oracle <sup>1</sup> ! N'était-il pas poète aussi, poète à la manière de Jean-Jacques et de Châteaubriand ? Et son cœur était d'une incomparable sensibilité. Sa *Correspon-*

Et, dans le *Mém. pour le rétablissement en France de l'ordre des fr. prêch.*, ch. I., p. 83, il a encore dit de Lamennais qu'il fût « le prêtre le plus remarquable qu'eût produit l'Eglise de France depuis Bossuet. »

1. « La terre de la Chênaie, située dans la paroisse de Plesder, à deux lieues de Dinan, appartenait aux enfants Lamennais du chef de leur mère. Maurice de Guérin, dans son *Cahier vert*, a merveilleusement décrit la Thébaïde de la Chênaie. »

V. *Lamennais et ses correspondants inconnus*, par Ad. ROUSSEL, Paris, Pierre Téqui, 1912, p. 13-14.

*dance avec la baronne Cottu* <sup>1</sup>, publiée tout récemment, achève de nous le montrer dans la diversité de ses dons merveilleux, et aussi, hélas ! dans ces erreurs de jugement qui les ont en partie annihilés et même rendus nuisibles à son primitif idéal.

Toutefois, de la pléiade brillante qui entourait le Maître et qui composait ce que l'on a appelé depuis l'école mennaisienne, Lacordaire est peut-être celui qui avait subi le moins profondément son charme étrange <sup>2</sup>. Pourquoi ? Et comment trouver les vraies raisons de ces mystères psychologiques <sup>3</sup> ? Il devait y avoir dans leur nature quelque chose qui s'opposait. Ainsi, Lamennais était constamment brûlant, toujours sous haute pression ; tandis que Lacordaire

1. *Lettres inédites de Lamennais à la Baronne Cottu*, publiées avec une introduction et des notes par le C<sup>te</sup> D'HAUSSONVILLE, Paris, Perrin, 1910.

2. Voir à ce sujet *Chocarne*, tome I, ch. v. *passim*. — *Foisset*, tome I, ch. III, vers la fin. — *D'Haussonville*, ch. II-III, IV.

3. Lacordaire était jeune avocat au Barreau de Paris quand il rencontra pour la première fois l'abbé de Lamennais. Et voici son impression : « ... J'avais été conduit dans une chambre obscure des bureaux de la grande aumônerie, en présence de M. l'abbé de Lamennais. Sa vue et son entretien n'avaient produit sur moi qu'une impression de curiosité. »

Voir Fragment de ses *Mémoires inédits*, à la fin des *Lettres à des jeunes gens*, p. 463. Ces *Lettres* furent recueillies et publiées par l'abbé Henri PERREYVE, en 1862.

avait de beaux élans suivis de dépression, d'abattement, des alternatives de refroidissement et d'ardeur. Ne dira-t-il pas de lui-même plus tard : « Mon âme est un volcan dont la lave ne sort que par intervalles, après une secousse <sup>3</sup> ? » Si l'esprit de l'un était plus intensif, avait plus de profondeur et de puissance créatrice, il était plus absolu également, pour ne pas dire plus étroit, imposait despotiquement ses vues. L'autre avait de l'élévation, de l'étendue, il aimait l'air libre, il sentait que l'on ne mène pas le monde avec les idées pures, il avait je ne sais quoi de plus souple et de plus flottant, et aussi une plus grande rectitude naturelle. Les grands hommes ne sont pas toujours commodes pour leur entourage immédiat. Ils déversent sur leurs disciples les trésors de leur pensée, souvent à une condition : c'est que ceux-ci renoncent à toute indépendance intellectuelle et ne voient plus que par les yeux du Maître. L'autorité de Lamennais devait porter ce caractère d'intransigeance et par conséquent ne plaire qu'à demi à un esprit qui n'a jamais aimé la chaîne et à qui les har-

3. Lettre à M<sup>me</sup> Swetchine, datée de Rome, 8 septembre 1836. Voir *Correspondance du R. P. Lacordaire avec Madame Swetchine*, publiée par le C<sup>te</sup> de FALLOUX, 5<sup>e</sup> édit. Paris, 1868, p. 75.

diesses et les vues originales souriront plus d'une fois. De sorte que je crois bien qu'en toute hypothèse Lacordaire se fut tôt ou tard dégagé de l'influence de Lamennais pour se frayer son propre chemin. Si des raisons de conscience et d'orthodoxie ne l'y eussent forcé de bonne heure, il en eût certainement trouvé d'autres, quelque jour.

Certes, ce ne fut pas sans éprouver une émotion violente qu'il s'éloigna de ce Maître. Et il a tracé de la scène d'adieu un tableau qui est l'une des choses les plus senties qu'il nous ait laissées <sup>1</sup>. Mais, pour

1. Cf. la lettre déjà citée du 11 décembre 1832, où il y a ceci à l'adresse du maître qu'il va quitter : « Vous ne saurez jamais que dans le ciel combien j'ai souffert depuis un an à la seule crainte de vous causer de la peine. » Et, dans ses *Mémoires* : « Je quittai la Chênaie seul, à pied, pendant que M. de Lamennais était à la promenade qui suivait ordinairement le dîner. A un certain point de la route, je l'aperçus à travers le taillis, avec ses jeunes disciples ; et, regardant une dernière fois ce malheureux grand homme, je continuai ma fuite sans savoir ce que j'allais devenir, et ce que me vaudrait de Dieu l'acte que j'accomplissais. »

Voir aussi la lettre écrite de Toulouse à M<sup>me</sup> Swetchine, le 31 mars 1854, peu après la mort de Lamennais : « Je lui résistai le premier, j'entrevis sa chute de bonne heure, mais ma plume ni ma bouche n'ont jamais rien laissé échapper que des accents de douleur et de respect à son égard. Il m'avait nui beaucoup en dirigeant mal, lui mon aîné de vingt ans par l'âge et mon aieül par le génie et la gloire, en dirigeant mal le premier feu de ma jeunesse et en m'enveloppant dans le désastre de sa séparation.

parler comme le mystérieux pèlerin d'Emmaïis, ne fallait-il pas que cela s'accomplît ? Et quelle différence, sinon dans l'essence même, du moins dans le degré, entre sa douleur et celle endurée par Montalembert et Gerbet, par exemple, quand ils durent s'arracher aussi à ces bois de la Chênaie, où n'errait plus qu'un génie dévoyé, l'ombre d'un grand nom ! Qu'on relise les pages où ils ont noté leur état d'âme à ces heures tragiques. Il y en a peu de plus poignantes dans toute notre littérature. C'est qu'ils étaient, eux, pris jusqu'aux moelles, et ce leur fut une agonie atroce, un martyre que cette séparation qu'ils prévoyaient devoir être éternelle <sup>1</sup>...

J'ai insisté un peu sur cet épisode qui ne manque pas d'intérêt et qui fut si gros de conséquences pour la destinée de Lacordaire. Passons.

Cette pensée m'a soutenu contre lui, quand j'ai dû le quitter, mais je ne crois pas qu'elle m'ait porté jamais à rien d'amer contre sa personne... Il restera dans l'histoire comme un monolithe brisé... »

*Corresp. avec M<sup>me</sup> Swetchine*, p. 540.

2. Voir *Montalembert, Sa jeunesse*, par le P. LECANUET, surtout l'admirable chapitre XVII, qui a toute la beauté d'une tragédie. — 3<sup>e</sup> édit. Paris, Poussielgue, 1900.

Notre jeune abbé, ainsi mis en vedette par sa collaboration au journal *L'Avenir* et par l'affaire de l'École libre, non moins que par une rupture qui rassurait tout le monde sur la qualité parfaite de son orthodoxie, allait trouver sa voie définitive dans l'éloquence sacrée et y cueillir d'éclatants succès. Ce furent d'abord des conférences au collège Stanislas <sup>1</sup>. Il y rencontrait cette jeunesse généreuse pour laquelle il avait fait ses premières armes et à laquelle il allait aussi plus tard consacrer, avec combien d'amour ! « les restes d'une voix qui tombe » <sup>2</sup>. Là, en face de toutes ces intelligences ouvertes aux idées neuves et brillantes et de ces cœurs prêts à frémir à des accents où passait l'écho de leurs aspirations, Lacordaire se sentit à l'aise et déploya pour la première fois ces qualités qui devaient bientôt faire reprendre à l'élite de la France le vieux chemin de Notre-Dame. Son christianisme, pour le fond, était bien tradition-

1. La première de ces conférences eut lieu le 19 janvier 1834. — C'était M. l'abbé Buquet, alors Préfet des Etudes au collège Stanislas, qui avait proposé à Lacordaire de donner ces conférences.

2. BOSSUET. *Oraison funèbre de Louis de Bourbon, Prince de Condé. Ad finem.*

nel, et il y avait, dans sa voix, je ne sais quoi qui trahissait une véritable passion pour le Christ, le cri d'une âme éprise pour la première fois, et de quel objet ! l'idéal divin. « Avant d'aimer le Christ, dirait-il, je n'avais aimé que la gloire. » Ce qu'il apportait donc à faire resplendir aux regards l'image qui l'avait séduit, c'étaient des ardeurs indépensées. Et sous quels traits rajeunis il la présentait ! Tout en se tenant ferme sur le terrain de la doctrine, l'Apôtre avait un tour à lui de la moderniser et de la rendre sympathique aux hommes de demain. Ses discours avaient une allure à la fois combative et sincèrement amicale. Il ne heurtait pas de front les préjugés, l'héritage de scepticisme encore flottant dans l'air. Véritable enfant du siècle, il en avait partagé les illusions, mais il savait aussi sa souffrance de ne savoir où se prendre, et, sous d'apparentes légèretés, sa nostalgie du divin ; et, par-dessus les murs d'un collège, il lui jetait de ces appels chaleureux vers une religion éminemment accueillante et compréhensive de tous ses besoins, compatissante à ses folies, désireuse de fixer en elle son vague tourment d'infini. Il était persuadé qu'entre sa génération et le Christ il y avait de simples malentendus, ou plutôt l'on ne

s'aimait pas parce que l'on ne se connaissait pas. *Ignoto Deo* <sup>1</sup>. Or, Lacordaire présentait au siècle ce Dieu inconnu ; il voulait les mettre en face l'un de l'autre, absolument sûr que le charme supérieur de son idéal agirait sur ses contemporains comme il avait agi sur lui, aussi irrésistiblement, et que tout les destinait à se rapprocher et à s'embrasser.

Voilà bien, je pense, le sentiment qui l'a inspiré dès l'origine et tout au long de sa carrière oratoire, et qui a marqué sa prédication d'un caractère tout à fait unique. D'autres voudront reprendre après lui cette attitude. Mais qui sait si elle ne convenait pas, dans une grande mesure et pour des raisons diverses, seulement à son époque, et si son principal mérite ne venait pas de son opportunité ? A cette minute précise et psychologique de l'évolution de l'âme française, c'était bien le genre qu'il fallait.

Lacordaire dira en effet, dans la préface de ses conférences :

« Les conférences que nous publions n'appartiennent précisément ni à l'enseignement dogmatique ni

1. C'est de ce mot que saint Paul prit texte pour prononcer son fameux discours devant l'Aréopage d'Athènes. *Act. XVI*, 22 et seq.

à la controverse pure. Mélange de l'une et de l'autre, de la parole qui instruit et de la parole qui discute, destinées à un pays où l'ignorance religieuse et la culture de l'esprit vont d'un pas égal, et où l'erreur est plus hardie que savante et profonde, nous avons essayé d'y parler des choses divines dans une langue qui allât au cœur et à la situation de nos contemporains. Dieu nous avait préparé à cette tâche en permettant que nous véussions d'assez longues années dans l'oubli de son amour, emporté sur ces mêmes voies qu'il nous destinait à reprendre un jour dans un sens opposé. En sorte qu'il ne nous a fallu, pour parler comme nous l'avons fait, qu'un peu de mémoire et d'oreille, et que nous tenir, dans le lointain de nous-même, en unisson avec un siècle dont nous avons tout aimé. . . Le but, le but unique de notre parole, quoique souvent elle ait atteint par delà, c'est de préparer les âmes à la foi, parce que la foi est le principe de l'espérance, de la charité et du salut, et que ce principe, affaibli en France par soixante ans d'une littérature corruptrice, aspire à y renaître, et ne demande que l'ébranlement d'une parole amie, d'une parole qui supplie plus qu'elle ne commande, qui épargne plus qu'elle ne frappe, qui entr'ouvre l'horizon plus qu'elle ne le déchire, qui traite enfin avec l'intelligence et lui ménage la lumière comme on ménage la vie à un être malade et tendrement aimé.

Si ce but n'est pas pratique, qu'est-ce qui le sera sur la terre? Pour nous qui avons connu la douleur et le charme de l'incrédulité, quand nous avons versé une seule goutte de foi dans une âme tourmentée de la magie de son absence, nous remercions et bénissons Dieu <sup>1</sup>. . . »

Monseigneur l'archevêque de Paris, M. de Quélen, le comprit parfaitement. Et l'écho des conférences Stanislas vibrait encore qu'il invitait l'orateur à venir les reprendre sous une forme agrandie dans la première chaire de France et du monde. Telle fut l'origine des célèbres conférences de Notre-Dame <sup>2</sup>. Ce fut un grand bonheur pour Lacordaire de naître à la mesure de son temps et de rencontrer un homme qui devina si bien les affinités de son talent avec les besoins actuels <sup>3</sup>. L'on a dit que le tort de Lamen-

1. *Conférences de Notre Dame de Paris*. Préface.

2. La première de ces conférences fut donnée le 17 mars 1835.

3. Il a dit précisément, dans son *éloge funèbre de M<sup>or</sup> de Forbin-Janson*, lu en la cathédrale de Nancy, le 28 août 1844 : « Ceux-là sont heureux qui naissent à la mesure de leur temps. . . L'homme n'est fort que par sa correspondance au mouvement réel de l'humanité, et toutes les fois qu'il reste en dehors de ce mouvement ou qu'il lutte contre lui, il est semblable au passager laissé dans un désert par le vaisseau qui le portait, et dont il suit de l'œil sur les flots l'irréparable fuite. »

nais est d'être né trop tôt, et d'avoir, comme tous les voyants, énoncé des opinions qui étaient trop en avant de la marche de son siècle. Tandis que Lacordaire venait à son heure. M. de Quélen le qualifiait de « prophète des temps nouveaux »<sup>1</sup>, indiquant par là les harmonies de sa nature avec les tendances de son époque et tout ce qu'il pouvait attendre de son action pour la régénération chrétienne du pays.

Certes, Lacordaire n'a pas trompé ces espérances. L'auditoire compact qui se pressait à sa première conférence lui resta fidèle jusqu'à la fin, se grossissant d'année en année de recrues nouvelles. Et c'était moins par habitude que l'on s'y portait que par la force d'un enthousiasme tenu constamment en haleine. Notre-Dame, bien abandonnée jusque-là, redevenait la principale attraction de Paris.

Lorsqu'on lit aujourd'hui ces conférences, l'on ne s'explique pas bien peut-être, qu'elles aient eu un retentissement si considérable et qu'elles aient pu à

1. Après la conférence du 10 avril (Pâques) 1836, l'archevêque de Paris se lève au banc d'œuvre, et se met à remercier Dieu d'avoir suscité au milieu de ses fidèles « un prophète nouveau », dont la voix, « plus amie encore qu'éloquente », a remué au fond des âmes « la fibre chrétienne ». V. *Lacordaire orateur*, par FAVRE. Page 238.

ce point passionner les plus grands esprits, leur arracher des applaudissements, et ce qui vaut mieux, des larmes, provoquer en France un profond mouvement de retour vers le catholicisme. Dans le jugement que l'on porte sur elles, il faut, si l'on veut être équitable, tenir compte de bien des choses.

Et d'abord, Lacordaire y tient le rôle d'apologiste, c'est-à-dire qu'il s'efforce de détruire les préjugés alors courants contre la religion, et de rétablir entre elle et ceux qui l'écoutent, une harmonie qui n'aurait jamais dû être brisée. Or, l'état d'âme de la génération de 1830 n'était pas le nôtre ; je ne dis pas que celui-ci est plus parfait, mais il est différent. Nous n'envisageons plus le christianisme sous le même angle, et peut-être même est-il exclu tout-à-fait de nos préoccupations, ou bien nos esprits se sont teints de nouvelles formes d'erreurs. En tout cas, nos façons de penser et de sentir à cet égard ont certainement évolué au cours de trois quarts de siècle. Lacordaire, s'adressant à des hommes qui avaient sur ce point des manières de voir qui n'étaient ni plus ni moins sensées que les nôtres, et voulant les en faire changer, a nécessairement empreint ses discours d'un cachet d'actualité de nature à les rendre

plus efficaces dans le présent, mais plus faibles peut-être aussi aux yeux de l'avenir <sup>1</sup>. Comme l'a dit M. d'Haussonville à propos de l'*Essai sur l'Indifférence*, « c'est le propre des livres d'apologétique de vieillir vite » <sup>2</sup>. Or, si cela est vrai du livre, à combien plus forte raison de la conférence.

Et puis, Lacordaire était beaucoup trop de son temps pour n'avoir pas subi l'influence du romantisme. Et le romantisme est une mode littéraire à laquelle bien d'autres ont succédé déjà. Epris à notre tour de nouveaux procédés, nous sourions des anciens, nous appelons naïvetés, lieux communs de la

1. « ... C'est par ce qu'il a mis dans sa prédication de son âme propre et de celle de ses contemporains, que Lacordaire, après s'être fait admirer de ceux qui l'ont entendu, peut encore nous intéresser : ses conférences symbolisent pour nous un moment de l'histoire des âmes dans notre siècle. Il faut cependant avouer que ces discours n'excitent en nous aujourd'hui ni l'émotion qu'ils provoquèrent jadis, ni l'admiration qui s'attache à jamais aux vrais chefs-d'œuvre. Lacordaire a tout fait pour proportionner son discours à l'esprit de ses auditeurs. Le succès de ses conférences s'explique par là ; mais il en a fallu payer la rançon... La forme n'échappe pas davantage à la critique... »

(*Hist. de la lang. et de la littér. fr. publ. sous la dir. de Petit de Julleville*, tome VII. ch. XI, à l'article « Lacordaire », par Albert CAHEN, p. 567 et seq.)

2. *Lettres inédites de Lamennais à la baronne Cottu*, publiées avec une introduction et des notes par le comte d'Haussonville. (Paris, Perrin, 1910). Introduction, p. VII.

sentimentalité, tout un ordre de développements oratoires auxquels nos pères ne se faisaient pas faute de vibrer <sup>1</sup>. En cédant au goût du jour dans l'expression, le vêtement de sa pensée, le conférencier de Notre-Dame contribuait donc à assurer à sa parole un succès plus immédiat, au détriment peut-être de sa valeur esthétique absolue et de ses chances de durabilité.

Et enfin, Lacordaire a été un improvisateur au sens le plus complet du mot. De discours académique, il n'en a fait qu'un, lors de sa réception sous la Coupole, et il l'a, autant dire, presque manqué <sup>2</sup>. Ce n'était pas son genre.

1. « Cette éloquence nouvelle, qui rompait avec les anciennes règles du genre, et successivement familière et déclamatoire, artificielle et sincère, mais toujours pleine de mouvement, n'est pas sans rapport avec le goût qui inspirait alors les productions de l'école romantique. »

(*Hist. de la langue et de la littér. fr. loc. cit.* p. 580.)

2. Ce discours fut prononcé le 24 janvier 1861. L'orateur y fait l'éloge de son prédécesseur, M. de Tocqueville. Sainte-Beuve fait une chronique intéressante de cette séance de réception. Il n'est pas tendre pour Lacordaire, qu'il aimait cependant. Pour lui, c'est M. Guizot, chargé de la réponse, qui a eu le beau rôle. En lisant cette critique, il est bon de se rappeler que Sainte-Beuve était une créature de ce Second Empire, que Lacordaire méprisait. *Causeries du lundi*, tome xv, p. 122.

M. Foisset fait au contraire de grands éloges de ce discours

Il disait, dès sa première conférence de Notre-Dame.

« Appelé à élever la voix au milieu de vous, non pas par ma volonté propre, mais par celle du pontife vénérable qui tient pour moi la place de Dieu, n'attendez pas, Messieurs, que je vous parle avec art. Si vous êtes venus chercher ici ces vains jeux de la parole, vous vous êtes trompés. Ah ! périsse l'élo-

en soi et dit en propres termes qu'il fut souligné d'enthousiastes applaudissements. Qui faut-il croire, du critique ou de l'ami ? Je pense que le mieux est d'adopter une solution moyenne. Nous ne pouvons nier qu'il y ait là de bonnes parties, entr'autres le parallèle entre la démocratie américaine et la démocratie européenne. Mais on ne trouve pas de ces intuitions, de ces envolées particulières à Lacordaire et qui font le grand charme de son éloquence. Rien n'y est soudain. Sa pensée subit comme une sorte de contrainte : elle se sent emprisonnée dans un moule peu fait pour elle. Et le débit, l'action extérieure a dû nécessairement en souffrir aussi.

Dans un article intitulé : *Le Duc d'Aumale en exil*, et qui vint de paraître dans le n° du 15 juillet 1912 de la *Revue des Deux Mondes*, M. Alfred Mézières donne quelques détails au sujet de la candidature académique de Lacordaire. Nous nous empressons de les cueillir : « Cuvillier-Fleury paraissait bien placé pour recueillir les suffrages des académiciens. Il le croyait du moins et il aurait sans doute réussi si, à la suite de la guerre d'Italie qui avait mécontenté le monde conservateur et catholique, l'idée n'était venue à quelques personnes de présenter une candidature religieuse pour mieux indiquer le désaccord qui s'accusait entre l'esprit de l'Académie et la politique impériale. « Je ne suis plus assez nuancé, écrivait mélancoliquement

quence du temps ! je ne demande que l'éloquence de l'éternité. Je ne lui demande que la vérité et la chaleur de Jésus-Christ. . . »

Il y a de ces orateurs qui préparent jusqu'aux moindres mots de leurs discours, qui savent prévoir et calculer la quantité d'émotion qu'ils devront dépenser, se fixer le moment précis où leur cœur devra s'ouvrir et s'épancher, qui aiguisent à l'avance des mots d'esprit en leur laissant toutefois un certain air d'être venus tout seuls. Ah ! qu'ils répondent peu, ceux-là, à l'idéal de l'orateur. Par tant de soins, ils peuvent se prémunir contre une chûte toujours pos-

« Cuvillier-Fleury, pour représenter l'Académie dans son opposition à la politique du gouvernement ; il faut un papiste, « n'importe lequel, pourvu qu'il ait un général qui soit à Rome. « Mon général, à moi, est à Twickenham, et ce n'est pas assez. » Quoique le candidat évincé exhalât sa mauvaise humeur, il n'avait pas le droit de se plaindre du concurrent qu'on lui opposait. Ce n'était rien moins qu'une des gloires de l'Eglise, le Père Lacordaire. Le gouvernement impérial avait fermé la bouche de l'éloquent prédicateur en ne lui permettant l'accès d'aucune chaire. L'Académie lui rendait la parole, c'était de bonne guerre. Elle se donnait ainsi le double mérite d'honorer un personnage célèbre, comme elle en a le devoir, et de témoigner de son indépendance. Ce fut une grande séance que celle où le protestant Guizot reçut le dominicain Lacordaire. Deux noms glorieux, une renommée universelle, dont le rapprochement indiquait la largeur d'esprit des académiciens. »

sible, mais ne s'interdisent-ils pas aussi toute envolée ? Quel que soit d'ailleurs le mérite de ces pièces ainsi élaborées dans le silence du cabinet d'étude, elles ne sont pas de la véritable éloquence ; elles n'en sont pas précisément parce qu'elles sont trop oratoires. Pascal n'a-t-il pas dit : « La vraie éloquence se moque de l'éloquence <sup>1</sup> ? » Ce sont des couplets de bravoure aussi bien faits pour être lus qu'entendus. Par delà l'auditoire qui l'écoute scander ses admirables périodes et ses phrases à effets, l'orateur en vise un autre plus lointain, et l'on sent trop qu'il parle pour la postérité.

Le conférencier de Notre-Dame procédait de tout autre façon. Son sujet choisi, il en établissait solidement les bases, en montait l'architecture, en dilatait les parties essentielles. Puis, il se mettait à féconder cette matière par une méditation intense, il la vivait, se l'assimilait. Il en rédigeait certains points, les données abstraites, et pour le reste, pre-

1. *Œuvres choisies* de B. PASCAL, tome unique. *Pensées et Opuscules*, (collection des bons livres, Paris, A. Roger et F. Chernoviz, éditeurs.). A l'article xxv, intitulé « Pensées diverses ». Pensée LVI.

nait de simples notations, prévoyait la ressource à tirer de tel ordre de sentiments. Et c'était après tout ce travail de gestation qu'il se présentait devant son auditoire. Là commençait vraiment l'œuvre de création ; là son génie insufflait en ces matériaux informes une âme vivante et harmonieuse <sup>1</sup>. Tous ces membres dispersés s'enchaînaient, et il en naissait la chose d'art. Mis en contact avec une foule que son regard électrisait, qui vibrait ou frissonnait à sa voix doucement métallique, l'orateur s'animait peu à peu, et les pensées se rangeaient en ordre à son appel intérieur — « comme les étoiles du matin à l'appel du Tout-Puissant », pour emprunter une formule du Livre Sacré <sup>2</sup> — et les expressions vives ou tendres, âpres ou mélancoliques, se pressaient sur ses lèvres, s'en échappaient pour aller retentir longuement, se perdre dans les nefs augustes ; et parfois des coups d'ailes l'emportaient si haut qu'il en avait le vertige ;

1. « L'éloquence n'est pas autre chose que la parole qui vit. » *Lacordaire. Pan. du bx. Fourier*, prononcé dans l'église de Mattaincourt, tome VIII de ses *Œuvres compl.*, p. 47.

2. *Cum me laudarent simul astra matutina*. « Alors que les étoiles du matin éclataient en chants d'allégresse ».

et des accents lui venaient dont la magnificence, la beauté plastique « l'étonnaient lui-même <sup>1</sup> ».

Comment expliquer cela ? Est-ce que le mystère de l'inspiration se définit ? Peut-on analyser cet ébranlement de l'être qui saisit l'artiste au moment solennel où il va créer ? N'est-il pas étonné tout le premier du phénomène qui se passe alors en lui ? Ne se sent-il pas envahi par une force étrange, le *mens divinius*, qui transforme ses facultés et les hausse jusqu'à l'infini ? L'éloquence de Lacordaire portait éminemment cette empreinte divine et transitoire. Et c'est pourquoi elle a eu tant d'empire ; c'est pourquoi aussi, hélas ! il ne nous en reste plus que des notes affaiblies. Est-ce que l'on fixe un souffle ? est-ce que l'on cristallise un éclair ? La transcription nous a répété,

1. Année 1846, 39<sup>e</sup> confér. *De l'établissement du Règne de Jésus-Christ*. C'est l'une des plus éloquents de toutes. Les mots que nous avons mis entre guillemets se trouvent à peu près textuellement dans le fameux développement qui commence ainsi : « Il y a un homme dont l'amour garde la tombe »... et qui se termine par ce cri du cœur : « il y a un homme enfin, et le seul qui a fondé son amour sur la terre, et cet homme, c'est vous, ô Jésus, qui avez bien voulu me baptiser, me oindre, me sacrer dans votre amour, et dont le nom seul, en ce moment, ouvre mes entrailles, et en arrache cet accent qui me trouble moi-même, et que je ne me connaissais pas. » *Conf. de N.-D.*, tome iv, p. 74.

aussi fidèlement que possible, tout ce que l'orateur a dit. Mais l'on sent si bien que ce n'est là qu'un écho... Les mots seraient-ils absolument les mêmes, qu'il y manquera toujours l'instant, le lieu où ils furent prononcés, ces mille entours qui en rendaient l'effet plus extraordinaire, et par-dessus tout la voix sonore et profonde qui les exhalait, et qui leur a donné un moment l'âme et la vie pour qu'ils aillent ensuite pâlir et s'éteindre. Car l'espèce de prolongement que la forme livresque essaie de donner à ces créations brûlantes du cœur et de l'esprit n'est que l'ombre de leur existence première. Ah ! l'éloquence est le premier des arts, mais n'en est-elle pas aussi, par un certain côté, le plus faible et le plus vain ? Il semble qu'elle soit trop immatérielle, trop spirituelle pour se perpétuer dans le temps. Son essence, par sa perfection même, se plie mal à nos modes de durée. Elle ne frappe et n'éblouit un instant les regards que pour remonter à sa source éternelle...

Lacordaire ne s'est fait aucune illusion sur ce que les qualités les plus brillantes de ses conférences avaient de nécessairement éphémère. Aussi notait-il, non sans mélancolie, en les donnant en volume :

« Je public aujourd'hui les paroles que je disais. Elles arriveront au lecteur froides et décolorées ; mais quand, au soir de l'automne, les feuilles tombent et gisent par terre, plus d'un regard et plus d'une main les cherchent encore, et, fussent-elles dédaignées de tous, le vent peut les emporter et en préparer une couche à quelque pauvre dont la Providence se souvient au haut du ciel. »

Qui ne se féliciterait d'être ce pauvre-là ? Car, en dépit de tout, ce qui reste de ses conférences a encore de la grandeur et de l'éclat. Je ne parle pas des vérités dogmatiques ou morales qu'elles exposent, et qui seront toujours neuves, parce qu'infinies. Mais le langage dont il les a revêtues, les rapprochements qu'elles lui ont inspirés, les effusions personnelles dont elles sont semées, les vives intuitions qui les sillonnent, tout ce qui, en un mot, sur le fond éternel et transcendant des thèmes, est la part et l'œuvre propre de l'orateur, cela se prolonge en des vibrations qui ont toujours le don de nous émouvoir. A la seule lecture, l'on sent passer sur soi ce petit frisson particulier que donne toujours le contact avec une chose de beauté.

Nous n'avons pas, d'ailleurs, que les conférences

de Notre-Dame pour nous faire une idée de la souplesse et de la variété du génie oratoire chez Lacordaire. Il y a encore les conférences de Metz, de Lyon et de Toulouse ; ces homélies prêchées dans la chapelle des Carmes <sup>1</sup>, par exemple, simples, savoureuses, gonflées de la moelle des évangiles, dont le sceptique mais délicat Sainte-Beuve louait le ton dégagé et la ferveur de sentiment ; tel discours de circonstance, comme celui sur les *Princes de la pensée*, et qui n'est qu'une envolée sereine ; tel éloge funèbre, celui du général Drouot en particulier, duquel Sainte-Beuve encore a dit qu'il peut être mis en parallèle avec les grandes oraisons de Bossuet <sup>2</sup>.

1. A propos de ces homélies, Lacordaire écrivait à la baronne de Prailly : « Imaginez-vous que je suis devenu curé. Tous les dimanches, après l'évangile, je fais un prône d'une demi-heure, ou, si vous l'aimez mieux, une homélie sur le texte évangélique du jour. Notre église est pleine. On paraît content de ce genre de prédication, et l'on croit qu'il produira du bien, plus de bien même que les conférences de Notre-Dame. »

Voir *Lettres du R. P. Lacordaire à M<sup>me</sup> la Baronne de Prailly*, publiées par le R. P. CHOCARNE, (Paris, Poussielgue, 1885.) Lettre du 26 novembre, 1849, page 170. C'était M<sup>sr</sup> Sibour qui avait offert au P. Lacordaire l'église et une partie de l'ancien couvent des Carmes où avaient eu lieu les massacres du 2 septembre 1792. Le Père en prit possession le 15 octobre 1849. (Même Corresp., p. 164, au bas.)

2. Voir *Causeries du lundi*, tome I, page 221-240. Quand Sainte-Beuve a écrit cet article (1849), il n'avait pas d'attaches

J'aime à en citer ce passage :

« Ouvrons ce cœur dont nous venons de suivre pendant un demi-siècle, les actes magnanimes et jamais démentis ; pénétrons jusqu'au sanctuaire, et cherchons-y la flamme où s'alluma toute cette généreuse vie. Un triple amour en était l'incorruptible et immortel foyer : l'amour des lettres, l'amour des hommes, l'amour de Dieu. L'amour des lettres ! Ah ! faut-il que je surprenne par là peut-être quelqu'un de mes auditeurs ? Sommes-nous déjà si loin du temps où la culture des lettres pour elles-mêmes était une passion distinctive de toutes les natures noblement trempées ? Le nombre va-t-il diminuant des esprits délicats et sérieux pour qui les lettres sont autre chose qu'une vague réminiscence de la jeunesse ou un vulgaire métier ? Je n'ose le croire... Le général Drouot avait appris dans les laborieuses études de

politiques pour l'empêcher de dire de Lacordaire tout le bien qu'il en pensait. Aussi lui est-il très sympathique. Ainsi il dit de ses homélies : « Ces humbles instructions ont du naturel, de la grâce, et avec lui elles ne manquent jamais d'élévation. » Et, de l'éloge funèbre de Drouot : « Cette Oraison funèbre me paraît un chef-d'œuvre dans l'ordre des productions modernes. Elle peut se lire après l'Oraison funèbre de Condé et après celle de Turenne ; et si Bossuet, comme on peut croire, reste incomparable et grand de toute sa hauteur, combien l'œuvre de Lacordaire nous paraît aujourd'hui préférable par certains côtés à celle de Fléchier. »

sa jeunesse cet amour antique des lettres humaines. Un chef-d'œuvre était pour lui un être vivant avec lequel il conversait, un ami du soir qu'on admet aux plus familiers épanchements. Penser en lisant un livre, le prendre, le poser sur la table, s'enivrer de son parfum, en aspirer la substance, c'était pour lui, comme pour toutes les âmes initiées aux jouissances de cet ordre, une naïve et pure volupté. Le temps coule dans ces charmants entretiens de la pensée avec une pensée supérieure ; les larmes viennent aux yeux : on remercie Dieu qui a été assez puissant et assez bon pour donner aux rapides effusions de l'esprit la durée de l'airain et la vie de la vérité. Ne vous demandez plus ce qui animait la solitude du vétéran de la grande armée, et lui enlevait les heures que le cours de son âge lui apportait. Tandis que nous vivions dans le présent, il vivait dans tous les siècles ; tandis que nous vivions dans la région des intérêts, il vivait dans la sphère du beau. Vie rare et excellente, parce que le goût n'y suffit pas, mais qu'il y faut le cœur et la vertu. Ce n'est pas sans raison que les anciens l'appelaient du nom de culte, et comme on dit la religion de l'honneur, on pouvait dire aussi la religion des lettres <sup>1</sup>. . . »

1. Au tome VIII de ses *Œuvres*, édition Poussielgue, Paris, 1880, p. 147 s.

Tout cela sans doute n'est que de la lave refroidie, mais de la lave qu'il ne faut pas un grand effort de notre imagination pour ranimer et renflammer. A la toucher, à la pétrir, l'on devine l'énergie du bouillonnement intérieur qui a fait jaillir cette matière ignée.

Oui, les débris de cette éloquence ont encore de la grâce et de la majesté. Et cependant nous ne pouvons nous empêcher de dire, en les contemplant : Pourquoi faut-il que Lacordaire, avec les grands orateurs de tous les temps, paie si chèrement dans l'avenir la gloire d'avoir connu les triomphes éclatants du verbe ?

---

# Le Moine

## LE MOINE

---



Et maintenant, considérons Lacordaire comme moine.

Il prêchait depuis tantôt deux ans à Notre-Dame avec le succès que l'on sait, quand il s'éclipsa tout à coup.

Voici en quels termes il avait pris congé de son fidèle auditoire :

« Puissé-je, messieurs, vous avoir inspiré au moins la bonne pensée de vous tourner vers Dieu dans la prière, et de renouer vos rapports avec Lui, non seulement par l'esprit, mais par le mouvement du cœur. C'est l'espérance que j'emporte avec moi ; c'est le vœu que je forme en vous quittant. Je laisse entre les mains de mon évêque cette chaire de Notre-Dame désormais fondée, fondée par lui et par vous, par le pasteur et par le peuple. Un moment ce double suffrage a brillé sur ma tête : souffrez que je l'écarte de

moi-même, et que je me retrouve seul quelque temps devant ma faiblesse et devant Dieu <sup>1</sup>. »

Et le monde apprit qu'il venait de prendre un parti étrange.

Le romantisme avait remis en honneur le Moyen-Age, son art, quelques-unes de ses formes de vie, et en particulier ses monastères <sup>2</sup>. L'on s'était mis à chanter la poésie des cloîtres, à en vanter la mystique architecture, à célébrer ces temps heureux où les âmes venaient en foule dans les solitudes pour y chercher la paix et l'oubli dans l'amour spiritualisé. Et cela avait servi de thème à des déclamations un peu vagues mais qui portaient toutes d'un bon naturel. Il n'est pas jusqu'à Alfred de Musset qui, dans un poème offrant un très curieux mélange de sensualisme effréné et de sentimentalisme chrétien, *Rolla*, n'y eut été de son air :

1. Année 1836, 13<sup>e</sup> conférence.

2. L'œuvre la plus remarquable que cette mode ait inspirée est sans contredit le *Notre-Dame de Paris*, de Victor HUGO.

Cloîtres silencieux, voûtes des monastères,  
 C'est vous, sombres caveaux, vous qui savez aimer !  
 Ce sont vos froides nefs, vos pavés et vos pierres,  
 Que jamais lèvres en feu n'a baisés sans pâmer.  
 Oui, c'est un vaste amour qu'au fond de vos calices  
 Vous buviez à plein cœur, moines mystérieux !  
 La tête du Sauveur errait sur vos cilices  
 Lorsque le doux sommeil avait fermé vos yeux ;  
 Et quand l'orgue chantait aux rayons de l'aurore,  
 Dans vos vitraux dorés vous la cherchiez encore.  
 Vous aimiez ardemment ! oh ! vous étiez heureux !<sup>1</sup>

Pourtant, ce serait être par trop superficiel que d'attribuer à une mode littéraire et à une simple influence d'école la grave résolution à laquelle l'abbé Lacordaire venait de s'arrêter. C'était bien plutôt le résultat d'une crise psychologique ayant des causes et des racines profondes.

En allant à Rome s'enfermer dans un cloître archaïque et y demander l'habit de frère-prêcheur, il avait obéi à un instinct de sa nature ardente et généreuse<sup>2</sup>. Cet homme qui, du sein de l'incroyance,

1. *Poésies nouvelles*.

2. C'est le mardi, 9 avril 1839, que Lacordaire reçut l'habit dominicain des mains du Général de l'ordre, le Père Ancarani, dans l'église de la Minerve, à la chapelle de St-Dominique.

s'était élevé jusqu'au sacerdoce et à l'apostolat, ne se trouvait pas encore en communion assez intime avec le Dieu de sa jeunesse. Il voulait se donner plus entièrement à lui. Or, l'état religieux ne porte-il pas à sa perfection ce sacrifice de soi que l'on a déjà fait au Seigneur en devenant son prêtre<sup>1</sup>? Ne pousse-t-il pas l'oblation personnelle jusqu'à son extrême limite? Lacordaire se fit donc moine, afin d'êtreindre plus étroitement son idéal divin, l'objet sublime de sa passion, afin de se fondre, de s'anéantir en Lui.

Et puis, sa parole emprunterait sûrement à sa vie plus austère une plus haute autorité. Elle en recevrait comme une consécration souveraine. Sous ces livrées nouvelles, l'apostolat qu'il se disposait à aller reprendre n'en serait que plus fécond. Et pourquoi n'assurerait-il pas en quelque sorte l'avenir de son verbe si béni de Dieu, en revenant dans son pays, non pas seul, mais accompagné de disciples et de frères, animés du même esprit et qui alimenteraient

1. « La sacerdoce est une immolation de l'homme ajoutée à celle de Dieu, et celui-là y est appelé qui sent dans son cœur le prix et la beauté des âmes. » LACORDAIRE. Pan. du bx. Fourier, tome VIII des *Œuvr. compl.* p. 34.

leur prédication à la même source de science et de sainteté? C'était donc vouloir restaurer en France l'ordre de S. Dominique qui en avait été banni, avec tant d'autres choses du passé, à la Révolution.

Il y a, dans la cour intérieure du couvent de Sainte-Sabine, à Rome, un oranger que la tradition dit avoir été planté par saint Dominique <sup>1</sup>. Or, à l'époque où Lacordaire et les quelques compagnons qu'il avait déjà attirés en Italie y faisaient leur noviciat de frères-prêcheurs, ce vénérable oranger poussa tout à coup un rejeton <sup>2</sup>. C'est Renan qui a dit : « Un hasard n'est rien pour une âme distraite ; c'est un signe divin pour

1. S. François de Sales en parle dans la première lettre qu'il ait écrite à Madame de Chantal : « J'ai vu un arbre planté par le bienheureux S. Dominique, à Rome ; chacun le va voir et chérit pour l'amour du planteur. » Cette lettre est datée d'Annecy, le jour de la Sainte Croix, le 3 mai 1604, *Œuv. compl. de S. François de Sales*, tome III, *Lettres*, Lettre LV. Lyon, Librairie catholique de Périsse Frères, 1864. p. 78.

Et voici ce qu'en dit Lacordaire :

« Le couvent (de Sainte-Sabine) possède l'étroite cellule où saint Dominique se retirait quelquefois, la salle où il donna l'habit à saint Hyacinthe et au bienheureux Ceslas, et dans un coin du jardin un oranger, planté par lui, tend ses pommes d'or à la pieuse main du citoyen et du voyageur. » *Vie de saint Dominique*, c. XII.

2. *Chocarne*, tome I, c. XII, p. 322.

une âme passionnée <sup>1</sup>. » L'on vit dans ce fait un signe divin. La tige neuve devenait symbolique d'un accroissement de la famille dominicaine ; et son fondateur bénissait l'idée de la voir reflleurir sous le ciel de France <sup>2</sup>.

Lacordaire revint en effet de Rome, revêtu d'un habit en lequel il voyait une « liberté », comme il disait. Et alors recommença, plus nourrie de doctrine, plus mêlée de mysticisme, sa carrière oratoire, en même temps que s'ouvraient, peu à peu, des couvents dominicains où le Maître insufflait aux fils de son esprit son amour des âmes, et le secret de les racheter par la parole mais aussi par l'immolation personnelle <sup>3</sup>.

1. « Les natures ardentes ne se résignent jamais à voir un hasard dans ce qui les concerne. Tout pour elles a été réglé par Dieu, et elles voient un signe de la volonté supérieure dans les circonstances les plus insignifiantes. » *Vie de Jésus*, ch. II, p. 21. « Un hasard n'est rien pour une âme froide ou distraite ; il est un signe divin pour une âme obsédée. » *Vie de Jésus*. Préface de la 13<sup>e</sup> édit., p. 11.

2. Lacordaire était d'autant plus confiant dans l'avenir de la restauration dominicaine en son pays qu'il était persuadé que « rien ne ressemble plus au génie français que le génie dominicain ». V. *Mém. pour le rétablissement des fr prêch.*, c. v, tome IX de ses *Œuvres*.

3. Lacordaire reprit ses conférences de Notre-Dame le 3

« Nous autres, Français, a-t-il écrit, quand nous nous faisons moines, c'est pour l'être jusqu'au cou <sup>1</sup>. » Moine, Lacordaire l'est « jusqu'au cou ». Il l'est avec enthousiasme, avec fièvre. C'est en véritable artiste qu'il sent la poésie des cloîtres, et qu'il en parle. « L'on a bâti sur terre bien des palais, mais l'art et le cœur de l'homme ne sont jamais allés plus loin que dans la création des monastères <sup>2</sup>. » Ce n'est

décembre 1843. Sa réapparition dans cette chaire illustre avait eu lieu le 14 février 1841, à l'occasion du discours sur « la Vocation de la nation française ».

1. *Lettres à des jeunes gens*, publiées par l'abbé PERREYVE, 11<sup>e</sup> édit., Paris, Chapelliez, lettre XVII<sup>e</sup>, p. 134.

2. *Vie de saint Dominique*, c. VIII. Ces mots terminent la description célèbre d'un cloître tel qu'il y a tant en Italie. Nous nous permettons de la reproduire ici, en partie, comme l'un des morceaux les plus achevés que Lacordaire nous ait laissés : « Un cloître est une cour entourée d'un portique. Au milieu de la cour, selon les traditions anciennes, devait être un puits, symbole de cette eau qui *rejaillit dans la vie éternelle*. Sous les dalles du portique, on creusait des tombeaux ; le long des murs on gravait des inscriptions funéraires ; dans l'arc formé par la naissance des voûtes on peignait les actes des saints de l'ordre ou du monastère. Ce lieu était sacré ; les religieux mêmes ne s'y promenaient qu'en silence, ayant à l'esprit la pensée de la mort et la mémoire des ancêtres. La sacristie, le réfectoire, de grandes salles communes régnaient autour de cette galerie sérieuse, qui communiquait aussi à l'église par deux portes, l'une introduisant dans le chœur, l'autre dans les nefs. Un escalier menait aux étages supérieurs construits au-dessus du portique et sur le même plan. Quatre fenêtres ouvertes aux quatre

pourtant pas par ses côtés pittoresques que la vie du cloître le ravit surtout, c'est parce qu'elle satisfait cette soif de sacrifice qui le tourmente et qu'il peut y travailler plus efficacement à ce renouvellement intérieur auquel il aspire. Lors de l'une de ses conférences de Notre-Dame, au cours d'un développement magnifique sur la charité, Lacordaire s'était écrié

angles des corridors y répandaient une abondante lumière ; quatre lampes y projetaient leurs rayons pendant la nuit. Le long de ces corridors hauts et larges, dont la propreté était le seul luxe, l'œil ravi découvrait à droite et à gauche une file symétrique de portes exactement pareilles... Au son d'une cloche, toutes ces portes s'ouvraient avec une sorte de douceur et de respect. Des vieillards blanchis et sereins, des hommes d'une maturité précoce, des adolescents en qui la pénitence et la jeunesse faisaient une beauté inconnue au monde, tous les temps de la vie apparaissaient ensemble sous un même vêtement. La cellule des cénobites était pauvre, assez grande pour contenir une couche de paille ou de crins, une table et deux chaises ; un crucifix et quelques images pieuses en étaient tout l'ornement. De ce tombeau qu'il habitait pendant ses années mortelles, le religieux passait au tombeau qui précède l'immortalité. Là même il n'était point séparé de ses frères vivants et morts. On le couchait, enveloppé de ses habits, sous le pavé du cœur ; sa poussière se mêlait à la poussière de ses aïeux, pendant que les louanges du Seigneur, chantées par ses contemporains et ses descendants du cloître, remuaient encore ce qui restait de sensible dans ses reliques. O maisons aimables et saintes ! On a bâti sur terre d'augustes palais ; on a élevé de sublimes sépultures ; on a fait à Dieu des demeures presque divines ; mais l'art et le cœur de l'homme ne sont jamais allés plus loin que dans la création du monastère. »

avec un accent extraordinaire, prophétique, et comme si le voile de l'avenir se fut tout à coup déchiré à ses yeux : « Seigneur, donnez-nous des saints ! Notre monde ébranlé penche vers de grands abîmes. . . »

Voici d'ailleurs tout le passage :

« Mais, tandis que je vous parle de charité, il me vient un doute : ô mon Dieu, sommes-nous charitables comme nous devrions l'être ? Y a-t-il parmi vous, qui êtes jeunes, des âmes ardentes, des âmes tendres pour Dieu et pour le pauvre ? Ne voyez-vous pas qu'autour de vous la douleur augmente, la mesure se comble, et le monde penche sur d'effroyables abîmes ? O mon Dieu, donnez-nous des saints ! Il y a si longtemps que nous n'en avons eus ! Nous en avons tant autrefois ! Faites qu'il en renaisse de leurs cendres : *exoriare aliquis ex ossibus* <sup>1</sup> ! »

Or, c'est en lui d'abord et par lui qu'il veut voir se réaliser ce noble souhait sorti de ses entrailles ; il veut devenir l'un de ces hommes qui, à force de sainteté, retiendront le monde et l'empêcheront de rouler dans la ruine et dans la nuit. La sainteté, voilà son

1. Deuxième conférence, année 1835.

idéal ! Il sait que le reste viendra par surcroît, et que son action extérieure sera d'autant plus large et puissante qu'elle aura sa source dans une âme davantage embrasée par l'amour. La sainteté, il la cherche dans le sacrifice.

« Si les apôtres ont converti le monde, affirme-t-il, c'est qu'ils ont su mettre du sang sur leurs paroles <sup>1</sup>. » Et ceci n'est-il pas à rapprocher de la célèbre pensée de Pascal : « Je ne crois que les histoires dont les témoins se feraient égorger <sup>2</sup> ? » L'Apôtre moderne sera digne des anciens, et, pour bien continuer leur œuvre féconde, il teintera aussi ses paroles de sang. C'est-à-dire qu'il observera d'abord tous les devoirs de la règle austère qu'il a embrassée. Oh ! non, la vie religieuse ne sera jamais pour lui ce que ses détracteurs veulent qu'elle soit essentiellement pour tous, et ce qu'elle est devenue parfois, hélas ! par la faiblesse des hommes, dans les temps de décadence, une vie commode et bourgeoise, à l'abri des soucis

1. Il a dit aussi : « Ce n'est rien de parler, il faut mettre du sang sur les paroles, et confirmer ainsi ce qu'on a dit pour Dieu. » Cf. *Correspondance publiée par Henri Villard*, c. xv.

2. *Pensées*. Edit. Victor Rocher (3<sup>e</sup> édit. Tours, Mame, 1879). II<sup>e</sup> partie, livre second. c. 2<sup>o</sup>, Les Apôtres et les Evangélistes, parag., 1<sup>er</sup>. Les Apôtres. Pensée 688.

quotidiens. Comme son grand frère, Jérôme Savonarole, il est entré dans le cloître « pour y apprendre à souffrir »<sup>1</sup>. L'idéal dominicain, il l'a puisé à sa source, dans la vie même de saint Dominique. Non seulement il a contemplé longuement et amoureuxment cette grande figure du moyen-âge, mais il a essayé d'en retracer les traits en un livre qui est peut-être son meilleur ouvrage<sup>2</sup>. A l'époque où il l'écrivait,

1. Lacordaire avait commencé même à préparer les matériaux d'une vie de Savonarole. Il en parle en divers endroits de sa correspondance avec M<sup>me</sup> Swetchine en particulier. Ainsi, dans sa lettre datée de Sainte-Sabine, 30 septembre 1840, nous lisons : « Je commence à préparer la vie de Jérôme Savonarole. Pour bien des raisons que vous devinerez en partie, j'irai doucement, selon les loisirs. » V. *Correspondance avec Swetchine*, page 252.

Nous croyons savoir que s'il n'exécuta pas son dessein, ce fut moins faute de temps qu'à cause des difficultés presque insolubles que présente le sujet. C'est là une question épineuse entre toutes, sur laquelle, dans l'état actuel de la science et des idées, le plus sage est de réserver son opinion. Sera-t-il jamais opportun de la soulever à nouveau et d'en tenter une explication ?  
*Tibi silentium laus.*

2. Sainte-Beuve en dit ceci : « Il écrivit une *Vie de saint Dominique* qui serait à discuter historiquement, mais où respire et reluit l'intelligence vive du moyen-âge. » *Causeries du lundi*, tome I, p. 234. Et M. Albert Cahen : « Il employa en partie l'année de son noviciat à écrire une *Vie de saint Dominique* : c'est une biographie qui ne saurait satisfaire les historiens. Les amis de l'auteur n'eurent pas tort cependant d'y voir comme une tentative de renouveler en France un genre délaissé depuis la fin du moyen-âge, celui de l'hagiographie. Mais, le genre même

l'hagiographie était une branche perdue de l'art ; et les études historiques n'avaient pas encore renouvelé leurs méthodes ni inventé ces procédés d'investigation qui sont devenus si rigoureux. D'ailleurs, Lacordaire n'a jamais eu le souci de ce qu'on nomme érudition <sup>1</sup>. Il a même traité d'assez haut l'esprit de recherche minutieuse : « Lorsqu'on peut, disait-il, créer des mondes et les lancer dans les espaces, l'on ne s'attarde pas à se frayer péniblement une route à travers des globes éteints <sup>2</sup>. » Et donc, ce n'est peut-être pas la précision de la vraie science qu'il faut demander à sa vie de saint Dominique. En revanche, elle fourmille de vues intuitives et justes sur l'état de la société chrétienne d'alors en Europe, elle a un grand charme d'éloquence, un profond accent de piété

une fois admis, le livre de Lacordaire est loin d'être un chef-d'œuvre ». Dans PETIT DE JULLEVILLE. *Hist. de la langue et de la littérature françaises*, tome VII, p. 573.

1. « Rien n'égalait sa parfaite indifférence pour les livres en général. » *Chocarne*, tome II, c. xv, p. 83.

2. « Il n'est pas ordinaire qu'un homme érudit soit un homme éloquent. La patience nécessaire à l'investigation des livres et des antiquités s'allie mal au feu qui jaillit d'une pensée créatrice : on n'aime pas, quand on peut jeter des mondes dans l'espace par un souffle de sa vie propre, chercher péniblement sa route à travers des astres vieillis et trop souvent éteints. » *Notice sur Frédéric Ozanam*. Au tome VIII de l'édit. in-12° des *Œuvres de Lacordaire*, p. 240.

filiale. L'idéalisation enserre et soulève la vérité du récit, en sorte que tout se fonde en amour et en beauté.

Le disciple s'essaie maintenant à reproduire en lui la ressemblance de ce modèle supérieur. D'autant plus fidèlement qu'il est lui-même chef d'Ordre et qu'il devine toute la portée qu'auront ses propres exemples. Ainsi son étroite cellule ne renferme que les objets indispensables : une planche de pin pour le court repos de la nuit, un grossier bureau de travail, quelques livres, un crucifix, une image de la Vierge et de saint Dominique. Le seul luxe qu'il se permette est la propreté la plus absolue. Sa robe de laine est toujours immaculée. Pas un grain de poussière nulle part. Il n'aurait pu méditer ni écrire s'il en eut seulement aperçu l'ombre. Sur ce chapitre, il est intraitable. Il prêche aux novices la propreté comme une « demi-virtu ». En voyage, il ne se permet que les dépenses strictement nécessaires. J'ai tenu dans mes mains l'un des carnets où il inscrivait ses frais de pérégrinations <sup>1</sup>. Comme l'esprit de pauvreté y paraît ! Il tient un compte exact de tout ; il ne verse pas cinq centimes sans raison valable ; il marque le chiffre et

1. Ce carnet est en la possession du R. P. Louis Mothon, O. P.

le pourquoi de ses plus menus déboursés. Au couvent, il est le premier rendu à tous les exercices de communauté : lever de nuit pour matines, méditation, office choral, etc. Fût-il occupé à préparer telle de ces conférences qui retentiront dans Paris et la France, quand la cloche sonne, il va là où elle l'appelle, comme le plus humble des religieux. On dirait, à voir l'assiduité avec laquelle il s'acquitte de tous les devoirs claustraux, qu'il n'en a pas d'autres qui le préoccupent. Et pourtant, on se dispute sa parole ; il est accablé de visites ; il a une nombreuse correspondance, des fondations à établir et à pourvoir... Quels que soient ses soucis d'homme d'action, il fait la part de plus en plus large à la vie intérieure. Plus le foyer en sera intense, et plus il est certain d'accomplir vite et fructueusement les œuvres du dehors. Et en vérité il trouve du temps pour tout et il fait chaque chose parfaitement. Ce fut pendant ces années qu'il connut d'incomparables et de constants triomphes oratoires et que l'on répéta à son propos le mot de l'évangile : « Jamais homme n'a parlé comme cet homme <sup>1</sup>. » Il y avait en effet quelque chose de surna-

1. « *Nunquam sic locutus est homo, sicut hic homo.* » JOAN. VII, v. 46.

turel dans son inspiration. Ses mortifications surélevaient sa pensée, communiquaient à ses paroles la vertu divine. Ses succès, achetés par la pénitence, il les expiait par de plus dures macérations encore. Car ils étaient tels parfois qu'il en tremblait pour lui-même.

Et alors, rentré dans son couvent, il se faisait flageller jusqu'au sang ; ou bien on le trouvait abîmé sur son prie-Dieu, noyé de larmes, se reprochant comme un crime épouvantable d'avoir osé s'attribuer une parcelle d'un mérite qui n'appartenait qu'à son Maître ; ou encore, il se mettait une corde au cou, et ordonnait à tel frère-convers de le traîner par les cloîtres comme une guenille, de le fouler aux pieds, de lui jeter à la face des injures.

Bien plus, le Christ qu'il aime et qu'il sert a été crucifié. Il l'imitera dans son dernier supplice. Et l'on montre encore, dans la crypte de cette chapelle des Carmes où il improvisait des homélies si ravissantes, la croix de bois à laquelle, un Vendredi-Saint, il se fit lier et resta suspendu pendant trois heures, trois heures d'un martyre atroce et délicieux, où il a vécu l'adorable « mystère de Jésus » et cherché à l'im-

primer profondément dans son âme et dans sa chair <sup>1</sup> !

Ou encore, est-il en route vers quelque ville où l'appelle la fondation d'un nouveau couvent, il se demande par quelle pénitence il pourrait bien attirer les bénédictions du ciel sur ce projet, et il a recours à la plus cruelle et à la plus répugnante de toutes : il entre dans une sacristie, avise tel jeune prêtre dont il sait qu'il est connu, révérencé, admiré, se jette à ses pieds et lui fait avec larmes et componction, avec un luxe de détails, l'aveu général des fautes de toute sa vie, laissant l'autre, — c'était l'abbé Bougaud, plus tard évêque de Laval, — absolument confus de tant d'humiliation volontaire chez le sublime orateur de Notre-Dame <sup>2</sup>. Et que d'autres traits parfaitement authentiques je pourrais citer encore !

N'est-ce pas là assez de sang mis sur ses paroles ?

1. *Chocarne*, tome II, c. XIV, p. 60.

2. Ce fait, qui s'est passé dans les derniers jours de l'automne de 1853, à Dijon, a été consigné par écrit à Meursault, le 26 août 1865, par l'abbé Bougaud même, alors vicaire-général d'Orléans. Son récit se termine par ces mots : « Non content d'affirmer sur mon honneur la vérité de ce fait et de ses moindres détails, je me déclare prêt, si besoin en était, à en déposer devant l'Eglise, sous le sceau du serment. » *La Semaine Religieuse* de Dijon de novembre 1898 a été la première à publier cet écrit que *l'Année dominicaine* a reproduit dans son numéro de janvier 1899, p. 31.

Et Lacordaire n'a-t-il pas gagné que son éloquence, teinte de pourpre, suscite je ne dis pas seulement d'indescriptibles enthousiasmes, mais d'abondantes conversions et jette les âmes en pleurs dans les bras de son Christ ? Sans doute, le monde ignore sa vie intime et souffrante ; il ne soupçonne pas dans quel bain d'amertume l'apôtre trempe ses syllabes avant de leur donner l'essor, de les lancer dans l'espace. Fallait-il donc tant de perspicacité pourtant pour deviner, à son accent, à la flamme de son regard, à la force de conviction qui émanait de tout son être, que ce moine vivait vraiment ce qu'il prêchait ?

Avec quelle vérité il avait dit un jour :

« Nous ne sommes pas des académiciens qui élaborent dans le silence du cabinet des découvertes utiles aux jouissances de l'humanité, et qui ensuite les portent fastueusement au milieu d'assemblées publiques où les battements de mains, les pensions et les honneurs les dédommagent de leurs sueurs et de leurs veilles. Nous, messieurs, quand nous apportons la vérité aux hommes, elle sort d'un cœur brisé, elle vient du pied de la croix ; cette vérité dit que le cœur de l'homme est un abîme, et qu'il faut le purifier par

une austère pénitence ; elle vient du sang, et elle demande du sang ; et si vous étiez tentés de mettre en doute sa pureté, elle vous répondrait : comment ne serais-je pas pure, puisque je suis née crucifiée <sup>1</sup> ? »

C'est lui qui a défini l'éloquence : « le son que rend une âme passionnée » <sup>2</sup>. Or, dans ce son que rendait son âme et qui était répercuté par tous les échos de France et d'Europe, passait, avec sa passion pour Jésus, son étrange folie de la croix, sa soif d'immolation. Et de là venait son irrésistible empire sur tous ceux qui l'avaient une fois entendu.

Lacordaire consacrait chaque jour quelques heures de la matinée à sa correspondance. C'était pour lui un autre moyen d'apostolat. Elle lui servait aussi à exhaler l'amour qui le consumait et à modeler des âmes parfois inconnues d'après l'exemplaire divin qui le faisait extasier lui-même. Son biographe nous le montre procédant avec une sorte de solennité à cet exercice duquel allaient dépendre des éternités peut-

1. Troisième conférence, année 1835.

2. *Mém. pour le rétablissement en France de l'ordre des fr. prêch.*, c. III. « L'éloquence est fille de la passion. Créez une passion dans une âme, et l'éloquence en jaillira par flots : l'éloquence est le son que rend une âme passionnée. »

être... Les feuilles blanches se couvraient de sa fine et petite écriture régulière, où ne se voyait jamais une rature. Il ne pouvait souffrir les ratures ; quand il en découvrait dans les lettres qu'il recevait, il en était comme blessé dans son souci de l'ordre, de l'harmonie en toutes choses ; il eut préféré une grosse faute à cela <sup>1</sup>. Son manuscrit à lui était parfait d'apparence ; les signes graphiques y étaient alignés et disposés en quelque sorte géométriquement. Mais cela n'est que l'écorce, la partie matérielle. Voyons un peu le caractère de cette correspondance et ce qu'il y mettait de son âme et de sa vie.

Lacordaire n'était pas ce qui s'appelle un causeur ;

1. En voici la preuve : « *Toulouse, 2 février 1854*, je viens de relire votre lettre, mon bien cher, et ensuite j'ai pris un canif pour gratter et réparer des surcharges qui s'y trouvent. Il faut vous dire, pour que vous ayez tous mes secrets, que j'ai horreur des ratures et des surcharges ; j'aime mieux laisser un mot impropre que de l'effacer dans une lettre pour y substituer un mot plus français et plus expressif. C'est sacrifier la beauté intérieure à la beauté extérieure ; mais je suis fait comme cela. Ainsi donc ayez soin, quoiqu'il vous arrive de laisser tomber de votre plume, de ne jamais le reprendre. N'est-ce pas d'ailleurs une vaine coquetterie que de vouloir être sans reproche dans une lettre ? qu'importent les mots répétés, les phrases trop longues, les expressions réprouvées ? Il suffit de dire ce que l'on sent comme il nous vient... »

*A des jeunes gens*, lettre LXII, p. 260.

il n'avait pas, ou peu s'en fallait, ce don précieux et charmant, et j'allais dire si français, de la conversation <sup>1</sup>. L'on s'étonnait même, après l'avoir vu en chaire si vibrant de gestes et si merveilleusement riche de langage, de le retrouver dans l'intimité, calme, distant, presque froid, volontiers silencieux

1. « J'aime, j'en suis certain... et néanmoins, il est vrai qu'il y a en moi quelque chose que je ne puis pas nommer, qui cause de la peine à ceux que j'aime. Ce n'est pas de l'âpreté, je suis doux ; ce n'est pas de la froideur, je suis passionné ; c'est quelque chose d'entier qui est trop oui ou trop non, une habitude du silence qui me suit quelquefois sans que je m'en doute. Combien j'ai de la peine à parler ! Avec ma mère qui s'était accoutumée à moi, et qui se contentait d'une grande douceur de mœurs dans mes rapports avec elle, il m'arrivait souvent de rester sans rien dire. Les femmes ont cela d'admirable qu'elles peuvent parler tant qu'elles veulent. » *Corresp. avec Mad. Swetchine, lettre du 8 sept. 1836.*

*L'Année dominicaine*, de Paris, dans son numéro de février 1912, pp. 74-75, a bien voulu consacrer une notice à notre étude. Et nous l'en remercions. Mais elle fait une réserve que nous ne pouvons guère admettre à propos du point que nous touchons ici. « Si — écrit-elle — Lacordaire était « calme, distant, presque froid » vis-à-vis des inconnus et surtout des importuns, il faisait jouir ses intimes, — ceux-ci en ont témoigné, — d'une conversation pleine de charme, d'éclat et aussi d'abandon. »

Je veux le croire. Mais pourquoi *L'Année dominicaine* ne cite-t-elle pas un seul témoignage à l'encontre de ce que nous avançons ? Notre affirmation étant fondée sur ce que le Père Chocarne a dit, et sur des confidences même, du Père Lacordaire, ainsi qu'on peut le voir dans la note précédente, il nous est difficile de la retirer, jusqu'à preuve du contraire.

ou ne parlant que pour donner de longs avis ou pour suivre sa pensée. Ce genre brillant et superficiel qui consiste à échanger des impressions ou des idées avec un interlocuteur sans insister sur aucune, à passer prestement d'un sujet à un autre de façon à tenir constamment l'attention en éveil, à montrer soi-même de l'esprit, et, art suprême, à le faire naître chez celui qui vous parle, lui était à peu près étranger. Il semblait qu'il eût besoin, pour s'ouvrir et vibrer, d'un contact avec une assemblée nombreuse <sup>1</sup>. Seul à scul, il demeurerait un peu trop maître de lui. Chez Lamennais, c'était tout le contraire <sup>2</sup>. Au sortir d'un

1. Voir à ce sujet, *Chocarne*, tome II, ch. XIV, p. 75 : « On ne s'expliquait pas le contraste entre l'orateur d'un entraînement si chaleureux, si communicatif devant son auditoire, et l'homme privé qu'on trouvait chez lui, dans son cabinet, froid, impassible, et lent à s'émouvoir. »

2. « Lamennais ne sut jamais improviser qu'en parlant ou en écrivant à des amis, mais alors il devenait un virtuose incomparable. » *Lamennais à la Chênaie*, par Ad. ROUSSEL, Paris, Téqui, 1909, introd., p. x.

« Sa conversation n'est qu'un admirable monologue, où il veut tout juste la réplique, aux courts intervalles de repos. » *Causeries du lundi*, tome XI, à l'art. *Notes et Pensées*, page 453. Cette note de Sainte-Beuve me rappelle que, selon l'opinion de M. Emile Faguet, l'homme « ne parle bien que dans le monologue ». Voir son article sur *l'Abbé de Saint-Pierre*. *Revue des Deux Mondes* du 1<sup>er</sup> août 1912, p. 562.

entretien avec lui, Lamartine disait : « C'est une flamme. » Lamennais ne s'est jamais risqué à parler en public. Dans la conversation, il s'élevait souvent à la plus haute éloquence <sup>1</sup>. L'on voyait ce petit homme grêle et laid s'animer et développer ses idées favorites ou même ses rêves avec une chaleur et une variété d'expression qui surprenaient. Il se transfigurait alors. L'âme, le génie perçaient au travers de la chétive enveloppe, y mettant une radieuse beauté. Peut-être ses lettres nous donnent-elles une idée et comme un reflet de sa causerie <sup>2</sup>. Rien de plus naturel, de plus coulant, de plus dégagé, de plus chaud. Or, Lacordaire n'était pas causeur, ai-je dit. Se reprenait-il dans la correspondance ? Et savait-il du moins causer sur le papier ? Car cela s'est vu plus d'une fois dans l'histoire littéraire. L'on pourrait citer

1. « Il ne se sentait pas orateur et il n'essaya jamais de parler en public, mais il était éloquent dans la conversation. Il le demeura toujours, et quand, dans la première moitié de sa vie, à cette éloquence s'ajoutait l'onction du prêtre, il devait être irrésistible. » D'Haussonville, *op. laud.* Introd. p. x.

2. La *correspondance* de Lamennais forme déjà plusieurs volumes. Et tout n'est pas paru des lettres innombrables qu'il a écrites. Lui-même « avait pris soin de recueillir ses correspondances les plus intimes » comme il l'écrivait à la date du 12 juin 1851. Voir *Blaise. Œuv. inéd. de Lamennais, Corresp.* II, 347

maints exemples de personnes presque taciturnes qui étaient très loquaces, la plume à la main. Il y a dans la nature de ces contradictions, ou de ces étrangetés si l'on veut. En psychologie, il faut un peu s'attendre à tout. Et, pour ce qui est de Lacordaire, il est bien certain que ses lettres ne sont pas la partie la moins intéressante de son œuvre. Elles n'ont pas toutes la même allure, et je n'en donnerais pas la collection entière comme des modèles du genre. Mais qu'il y en a donc de délicieuses. Il s'abandonne davantage dans celles à Madame Swetchine, qu'il regardait un peu comme sa mère <sup>1</sup>. Ailleurs, il est tour à tour tendre, grave, éloquent, paternel ou simplement ami. La correspondance est tout ce qu'il y a de plus intime ; l'on n'y est jamais que deux ; et cependant, il retrouvait, dans ces communications d'âme à âme, sa sensibilité, ses élans, ses intuitions des grands jours. « Tôt ou tard, a-t-il dit, avec Vauvenargues, l'on ne jouit que des âmes <sup>2</sup>. » En composant ses

et seq.—M. Ad. Roussel vient de publier un volume d'un très grand intérêt, intitulé : *Lamennais et ses correspondants inconnus*. (Paris, Pierre Téqui, 1912.)

1. Cette correspondance a été publiée et précédée d'une préface par le C<sup>te</sup> Alfred de FALLOUX.

2. « Je suis de votre avis sur les montagnes, la mer et les

lettres, c'était l'âme seule qu'il contemplait et dont il jouissait. Une âme est tout un monde ; une âme avait à ses yeux un prix infini. Pour ramener une seule âme à Dieu, ou pour la consoler dans ses peines, ou pour lui dépeindre les grandeurs du christianisme, ou pour la confirmer dans ses mouvements vers l'idéal, il avait d'admirables accents. Et toujours un mysticisme digne et viril s'allie aux épanchements de l'amitié. La discrétion, la réserve, la haute tenue marquent ses billets les plus intimes.

Ses *Lettres à un jeune homme* ont un cachet tout particulier <sup>1</sup>. Ce jeune homme a bien existé, et nous connaissons le vrai nom de celui que Lacordaire appelle son Emmanuel <sup>2</sup>. Les lettres qu'il lui adresse

forêts ; ce sont les trois grandes choses de la nature, et qui ont bien des analogies, surtout la mer et les forêts. Je les aime comme vous ; mais, à mesure qu'on vieillit, la nature descend et les âmes montent ; et l'on sent la beauté de ce mot de Vauvenargues : « *tôt ou tard on ne jouit que des âmes.* ». C'est pourquoi on peut toujours aimer et être aimé. » *Lettres à des jeunes gens*, lettre LXIX, p. 307.

1. Ces *Lettres* sont au nombre de trois, et elles sont « très remarquables », au dire d'un critique que nous avons déjà cité, et qui ne pèche pas par excès d'indulgence envers Lacordaire. Voir Petit de Julleville ; *loc. citato*, p. 575.

2. C'était M. Barral, « l'honneur de l'école de Sorèze », qui devint par la suite religieux du Tiers-Ordre-enseignant et censeur de l'école d'Arcueil.

sortent du ton ordinaire de la correspondance. C'est plutôt, sous forme de lettres, de très hautes considérations sur la vie chrétienne. L'artifice littéraire y est beaucoup plus visible que dans ses lettres à Madame Swetchine, ou à Madame la Tour du Pin, ou à Montalembert ou à tant d'autres. Ce sont des œuvres de pensée, de réflexion.

On en jugera par les extraits suivants :

« A peine entré dans le monde, vous en souffrez déjà. Le bruit de ses désordres vous émeut, le spectacle de ses mœurs vous attriste ; rien de grand ne vous apparaît dans les caractères, rien de ferme dans les esprits, et la jeunesse que vous rencontrez autour de la vôtre ne vous semble préoccupée que de plaisirs vides et sans aspirations vers le lieu des saintes choses où votre âme a vécu. Il vous faudra du temps pour vous accoutumer à cet air que vous n'aviez pas encore respiré. Sans doute, le mal vous était connu, l'histoire vous l'avait dit, et votre cœur, plus éloquent encore que l'histoire, vous en avait fait entendre dans les replis de ses solitudes le douloureux écho. Mais Dieu vous avait donné, contre l'histoire et contre votre cœur, une garde généreuse : il vous avait fait le fils d'une mère chrétienne. Le chaste sein d'une

femme régénérée vous avait conçu ; ses bras avaient été votre premier berceau, son regard votre premier soleil, et, quand vous fûtes capable d'entendre, sa voix vous avait inspiré la première expression de votre première pensée. Esprit tombé du ciel dans un vase de terre, vous portiez en vous le germe des dépravations de l'homme, mais la vertu de votre mère en avait affaibli la tradition dans ses entrailles et dans les vôtres<sup>1</sup>. . . »

Et encore :

« Le premier lieu où l'on rencontre ceux que l'on aime, c'est leur histoire. L'histoire est le passé de la vie se survivant à lui-même dans un souvenir écrit. Il n'y aurait pas d'amitié si la mémoire n'y ressuscitait dans l'âme et n'y tenait présents ceux à qui nous avons donné notre cœur. C'est là qu'ils vivent de notre propre vie, là que nous les voyons avec nous, là que leurs traits et leurs actions demeurent empreints et se conservent dans un relief qui fait partie de notre être. Mais la mémoire, même la plus fidèle, est courte par quelques endroits, et si elle veut se transmettre à d'autres en leur léguant l'image aimée, il faut qu'elle se transforme en histoire et qu'elle se grave sur un airain qui méprise le temps. L'histoire

1, Première lettre, 1858.

est la mémoire des siècles immortalisée. Par elle, les générations se rapprochent, et, si pressées qu'elles soient dans leur cours et leur disparition, elles puisent au foyer du souvenir l'unité qui fait leur âme et leur parenté. Un homme qui n'a pas d'histoire est tout entier dans sa tombe ; un peuple qui n'a pas dicté la sienne n'est pas encore né <sup>1</sup>. . . »

Par delà son jeune ami, c'est toute la jeunesse de son pays, présente et à venir, que Lacordaire contemple et à laquelle il destine les conseils de son expérience et les dernières tendresses de son cœur.

La jeunesse ! La jeunesse ! Il lui avait donné les prémices de son apostolat. Il lui consacra aussi ses dernières années, il l'aima « jusqu'à la fin » <sup>2</sup>.

Le coup d'État du 2 décembre avait éprouvé douloureusement son âme qui avait toujours uni à l'amour de la religion le culte de la vraie liberté. Dans un discours qu'il prononça en l'église Saint-Roch sur la « force de caractère », en prenant pour texte le mot du roi David mourant à son fils Salomon : *Esto vir,*

1. Deuxième lettre.

2. « *Jesus, cum dilexisset suos, qui erant in mundo, in finem dilexit eos.* » JOAN. XIII.

« sois un homme », l'on voulut voir des allusions blessantes pour le nouveau gouvernement <sup>1</sup>. Est-ce dans ce discours même ? est-ce en une autre circonstance ? Mais le grand moine laissa échapper cette phrase dangereuse par sa transparence : « la liberté ne peut périr sous la botte d'un soldat <sup>2</sup>. » C'était plus qu'il n'en fallait pour s'aliéner la sympathie d'un pouvoir ombrageux et déjà mal disposé. Il comprit de reste que sa parole serait enchaînée, comme tant d'autres choses, ou sujette à de mesquines vexations <sup>3</sup>.

1. Le 10 février 1853. « Celui qui emploie des moyens misérables pour arriver à son but, est un misérable. » Quand l'orateur eût dit ces paroles, l'effet fut immense, rapporte un témoin. Il y eut dans la foule le frémissement du vent dans les forêts... Voir *Lacordaire orateur*, par FAVRE, p. 496. — En parcourant tous les textes connus de ce sermon, nous n'y avons pas trouvé le mot que nous citons dans la phrase suivante. Mais il semble bien tout de même que Napoléon III est assez nettement désigné en plusieurs endroits. Curieuse coïncidence : Lacordaire a clôturé triomphalement sa carrière oratoire, à Paris, dans l'Eglise même où, vingt ans auparavant il avait fait un premier sermon qui fut une déception pour tout le monde et qui découragea ses meilleurs amis.

2. Dans une lettre écrite de Flavigny, le 15 juin 1850, Lacordaire avait déjà dit : « L'Europe passera dans le despotisme, elle n'y restera pas, et dût-elle y rester, je vivrai et mourrai en protestant pour la civilisation de l'Évangile contre la civilisation du sabre et du knout. » Voir *Lettres à Prailly*, déjà citées, p. 185.

3. Le 3 février 1852, il écrivait de Gand à la Baronne de Prailly :... « J'ai quitté Paris et la France depuis une dizaine

Plutôt que de lutter inutilement, ou de s'avilir en ménageant un régime dont l'origine douteuse et les tendances heurtaient sa loyauté, il préféra aller ensevelir son talent, sa gloire, ses années finissantes, au milieu des bois, dans les murs d'un collège.

Il semble qu'il avait prévu quelle tournure allaient prendre les événements politiques et l'effet qu'ils auraient sur sa carrière oratoire. Car, en clôturant la série de ses conférences dogmatiques, à la fin du carême de 1851, et quand tout le désignait pour donner à ce magnifique enseignement son couronnement naturel en traitant de la morale, Lacordaire avait eu des accents tristes comme des adieux :

« Je vous laisse à ce point où finit le dogme, et où la vérité, en échange de sa lumière, vous demande la vertu. Peut-être la Providence m'accordera-t-elle de vous ouvrir cette nouvelle voie, c'est ma crainte et

de jours... Les motifs de cette détermination ont été puisés à diverses sources. J'ai pensé ne pouvoir donner mes conférences cet hiver, au milieu du silence de la presse et de la tribune, sans exposer la chaire de Notre-Dame à devenir un rendez-vous périlleux pour les amis et les ennemis du nouveau pouvoir. L'oppression du temps eût été pour moi une occasion incessante de donner çà et là des coups d'épée au despotisme... J'ai mieux aimé me taire... »

mon désir : ma crainte, parce que je me défie de moi ; mon désir, parce que je vous aime. Mais encore qu'une nouvelle carrière me fût préparée par Dieu et par mon dévouement pour vous, je ne puis me défendre de vous parler comme si je vous adressais des adieux. Permettez-le-moi, non comme un presentiment de l'avenir, mais comme une consolation. Je dis une consolation, parce que j'éprouve en moi deux sentiments contraires : l'un de joie, d'avoir achevé avec vous une œuvre utile au salut de plusieurs ; l'autre de tristesse, en songeant qu'une œuvre ne s'achève pas par un homme sans qu'il y laisse la plus belle partie de soi-même, les prémices de sa force et la fleur de ses ans. Je suis parvenu à ce milieu du chemin de la vie, là où l'homme se dépouille du dernier rayon de sa jeunesse et descend par une pente rapide aux rivages de l'impuissance et de l'oubli. Je ne demande pas mieux que d'y descendre, puisque c'est le sort que l'équitable Providence nous a fait ; mais du moins, à ce partage des choses, d'où je puis voir encore une fois les temps qui vont finir, vous ne m'enviez pas la douceur d'y jeter un regard, et d'évoquer devant vous, qui fûtes les compagnons de ma route, quelques-uns des souvenirs qui me rendent si chers et cette métropole et vous. »

N'est-ce pas que ce morceau, que je voudrais pouvoir citer en entier, tant il est superbe, a quelque chose de final, de définitif? Lacordaire avait beau s'en défendre, c'était, hélas! des adieux qu'il adressait à son auditoire, aux murs, aux voûtes sacrées de Notre-Dame, aux autels qui l'avaient béni. La séparation allait être éternelle.

Lamennais écrivait un jour à son bien-aimé Charles de Montalembert : « Je n'aime de ce monde que la nature, et c'est en son sein que je veux me reposer. Tout ce qui me rappelle les hommes me fait mal <sup>1</sup>. » Tout ce qui rappelait à Lacordaire les hommes du jour, et l'orientation nouvelle donnée aux destinées d'un pays pour lequel il avait rêvé de sainte liberté, lui faisait mal aussi. Pour se consoler de ces visions troublantes, il acheta, là-bas, perdu au fond d'une province, le domaine de Sorèze et s'y dévoua à l'édu-

1. Cité par d'Haussonville. *Introduction à la correspondance de Lamennais avec la baronne Cottu*, p. LVII. « Hier, en me promenant sur les bords de notre étang, je remarquai, sur un rocher qui forme une espèce de voûte, et d'où sort un chêne isolé, une place que je destinai en moi-même pour mon tombeau. Les frais n'en seront pas considérables : une croix, gravée en creux dans le roc, et quelques mottes de gazon sur le pauvre mort, voilà tout. Cette sépulture champêtre, dans un coin, à l'écart, plaît à mon imagination. Je n'aime de ce monde que la nature... »

cation de la jeunesse <sup>1</sup>. La jeunesse, c'est l'avenir ! Il oublierait le présent en formant les hommes de demain et en léguant à ces générations futures son idéal de justice. Parmi toutes ces âmes neuves, il sentirait moins ce que le déclin de la vie a de pénible <sup>2</sup>. Au sein de la grande nature, il verrait avec apaisement venir le soir <sup>3</sup>. Il disait de sa solitude de Sorèze : *Vi-*

1. Sorèze était une très ancienne abbaye de bénédictins, fondée sous Pépin d'Aquitaine, en 758, au pied de la Montagne Noire. En 1682, le 12 octobre, une maison d'éducation proprement dite y fut inaugurée par Dom Jacques Hody. Cette école se fit un nom célèbre au dix-huitième siècle, sous Dom Victor de Fougeras, et Dom Despaulx. Par les soins de Dom Despaulx, elle devint sous Louis XVI *école royale et militaire*. En 1840, et après avoir traversé non sans en souffrir l'époque troublée qui avait commencé avec '89, Sorèze avait été achetée par une société d'actionnaires catholiques. Mais il était réservé à Lacordaire, qui en prit possession le 8 août 1854, de lui rendre son ancien renom. *Chocarne*, tome II, c. XIX, p. 244, et aussi une plaquette intitulée : *L'Ecole de Sorèze, Autrefois, Aujourd'hui*. (Toulouse, Imprimerie et Librairie Edouard Privat, 45, rue des Tourneurs 1896).

2. « Ce que j'ai vu des hommes ne me laisse aucun regret de passer avec des enfants le reste de ma vie. *Lettres à Prailly*, p. 277.

3. Le 15 janvier 1859, dans une lettre à son ami Henri Villard, il lui disait : « Je me plais à penser que l'heure d'une profonde solitude viendra pour moi, et que Dieu me retirera avant ma mort de l'éclat trop vif où j'ai vécu. C'est un si grand bien que le repos dans une gloire oubliée ! » Voir *Correspondance inédite* publiée par Villard, p. 276.

*venti sepulcrum, morienti hospitium, utrique beneficium*<sup>1</sup>. Elle lui fut en effet tout cela. C'est de Madame de Staël, cette pensée : « On dirait que l'âme des justes donne, comme les fleurs, plus de parfum vers le soir<sup>2</sup>. A l'approche du terme, et quand il sentait déjà souffler vers lui ce vent froid qui vient du tombeau, Lacordaire laissait exhaler abondamment tous les trésors de sa vaste intelligence et toutes les tendresses de son cœur. Et c'était pour ouvrir de jeunes esprits à la vérité morale et religieuse, c'était pour former des âmes à la pratique de la vie et aux vertus chrétiennes. Les enseignements qui sont tombés de ses lèvres pendant ces années, ou les quelques écrits qu'il rédigea — ses *Lettres à un jeune homme*, sa *Sainte-Marie Magdeleine*, son *Testament* — sont parmi les plus beaux qu'il nous ait laissés. Voilés de mélancolie discrète, ils se colorent d'une lueur d'éternité.

- 
1. LE TOMBEAU DURANT LA VIE  
L'HOSPITALITÉ DANS LA MORT  
POUR L'UNE ET POUR L'AUTRE UN BIENFAIT

(*Épithaphe du P. Lacordaire  
composée par lui-même*).

2. *Corinne ou l'Italie*, liv. XII, c. 2. p. 252.

C'est ici que nous dirons adieu à notre Père Lacordaire, en regardant une dernière fois son image se profiler, sereine et majestueuse, dans ces allées ombreuses des bois de Sorèze, où il aimait à promener ses suprêmes rêveries<sup>1</sup> . . .

1. Lacordaire est mort à Sorèze le 21 novembre 1861, à neuf heures du soir. Les derniers mots qu'il prononça furent ceux-ci : « Ouvrez-moi ! Ouvrez-moi ! » Il était né à Recey-sur-Ourse (Côte d'Or) le 12 mai 1802, quand « le siècle avait deux ans », pour rappeler le mot du poète. A la fin du petit ouvrage si plein de piété, de charme, de grâce surnaturelle, qu'il avait consacré à la Patronne de la Provence, il avait dit : « Puissè-je écrire ici ma dernière ligne, et comme Marie-Madeleine, l'avant-veille de la Passion, briser aux pieds de Jésus-Christ le frêle et fidèle vase de mes pensées ! »

Son désir fut exaucé. Les pages sur Marie-Madeleine sont les dernières qu'il ait écrites, en effet, et c'est en Provence, près du tombeau de l'amie de Jésus, qu'il a fait au Divin Maître le sacrifice de sa vie, après l'avoir embaumé de foi et d'amour.

---

# Addenda

## ADDENDA

---

### LACORDAIRE ET MADAME RÉCAMIER

Dans *Souvenirs et Correspondance tirés des papiers de Madame Récamier*, au tome second, pages 386-7, (*Calmann-Lévy, Editeur, anc. maison Michel Lévy frères, 3, rue Auber, 1888*), je trouve ce « crayon » de l'abbé Henri Lacordaire, qu'aucun de ses biographes ne semble avoir encore signalé :

« La colonie de l'Abbaye-au-Bois s'était transportée de nouveau à Dieppe, dont les bains étaient ordonnés à Madame Récamier ; celle-ci y rencontra un homme bien jeune encore avec lequel on l'avait depuis peu mise en relation, et dont les facultés brillantes faisaient déjà pressentir la prochaine renommée. L'abbé Lacordaire n'avait point encore révélé ce don de sublime éloquence que le ciel a mis dans son âme ; mais ardent, plein de feu, joignant la plus noble figure aux plus rares qualités de l'esprit, il était impossible d'être plus aimable que ne l'était alors celui auquel une célébrité éclatante devait s'attacher sous

la robe de dominicain. Sa conversation parfaitement libre, souvent paradoxale, toujours brillante, était remarquable par la grâce et la gaieté. Il était extrêmement apprécié par Madame Récamier et par tout son entourage. »

Cette rencontre de l'abbé Lacordaire et de la célèbre amie de Châteaubriand doit être de juin ou juillet 1830. C'est du moins l'époque que lui assigne la suite du récit.

---

## LE PÈRE LACORDAIRE ET MGR LEPRINCE

---

Monseigneur Jean-Charles LePrince—qui fut, soit dit en passant, mon grand-oncle maternel—n'avait pas attendu d'être évêque pour entrer en relations de correspondance avec le Père Lacordaire. Au tome I, ch. 4<sup>e</sup> de l'*Histoire du Séminaire de St-Hyacinthe*, par M<sup>gr</sup> C.-P. Choquette, se trouve la preuve que, dès 1832, M. LePrince, alors directeur de ce Séminaire, s'intéressait au mouvement mennaisien, et qu'il échangeait des lettres avec l'un de ses chefs, Lacordaire, et probablement aussi Lamennais lui-même. Après la condamnation par Rome des doctrines de *L'Avenir*, M. LePrince, et avec lui M. Joseph-Sabin Raymond, qui devint plus tard Supérieur de la maison, n'eurent que des sympathies pour le malheureux Lamennais, tandis que leur affection pour Lacordaire ne fit que croître et qu'ils s'honorèrent toujours de l'avoir pour correspondant et pour ami. Voici les renseignements que nous puisons à ce sujet dans l'ouvrage mentionné ci-haut :

« ... Du ton léger, les lettres de M. LePrince (alors à Nicolet) (à M. Raymond,) passent insensiblement au grave ; et la question grave, en 1830, c'était la question Lamennais. Avec

quelle ardeur M. LePrince s'emploie à gagner M. Raymond à la cause des « pèlerins de Rome et de la liberté ». Il semble toutefois que le disciple ne résista pas beaucoup, et s'il fit mine de résister, je soupçonne fort que ce fut pour provoquer de nouvelles lettres de l'ardent initiateur. Le 16 novembre 1830, M. LePrince lui fait une longue lettre de quatre pages in 4°, écriture serrée ». . . pp. 128-129.

En 1831, M. LePrince est nommé par M<sup>sr</sup> Lartigue, évêque de Montréal, Directeur du Séminaire de St-Hyacinthe. Nous sommes en 1832 :

« La grande tâche, dès le mois de mai, était la préparation aux exercices de fin d'année. M. Raymond avait résolu de donner une répétition du fameux *Procès de l'École libre* où Montalembert et Lacordaire firent leur début dans l'art oratoire. « J'ai l'honneur, écrivait M. LePrince (à M<sup>sr</sup> Lartigue) le 1<sup>er</sup> mai 1832, de soumettre à Votre Grandeur le discours d'introduction au procès sur la liberté d'enseignement. . . Nous attendons votre opinion. . . du reste, je suis flatté d'avoir à vous communiquer un alinéa d'une lettre de l'abbé Lacordaire concernant la doctrine de Lamennais, et que je reçois tout à l'instant fort à propos. Il m'écrit de Rome, en date du 25 février 1832. Voici ses propres termes : « Rome ne prononcera aucune condamnation, « ni aucune désapprobation à l'égard des doctrines soutenues « par *L'Avenir*, nous en avons acquis la certitude. Mais les « Etats Pontificaux sont dans une situation qui donne de telles « alarmes qu'il est difficile d'obtenir un examen et un jugement

« explicite ». Nous voilà donc considérablement rassurés. . . par cette lettre de notre nouvel ami. »

L'évêque cependant n'a pas la même assurance : « Il sera peut-être utile de faire quelques corrections. . . afin de ne pas être enveloppé dans le blâme que votre homme pourrait encourir pour quelques paroles incorrectes ou trop insolentes qui auraient échappé à lui ou à ses collaborateurs dans *L'Avenir*. Peut-être même aurait-il été préférable de ne pas traiter cette matière délicate dans un temps où l'auteur est en accusation auprès du Saint-Siège avant que celui-ci ait prononcé. . . Mais je laisse le tout à votre sagesse en vous donnant carte blanche. . . »

« Je rencontre (ajoute M<sup>gr</sup> Choquette) parmi les papiers de M. LePrince des allusions fréquentes aux lettres de Lacordaire, j'en lis des citations par ci par là. Je me rappelle aussi que M<sup>gr</sup> Raymond, vers l'année 1880, conservait avec soin et nous montrait avec une satisfaction sensible, quelques lettres du grand orateur dominicain, de Montalembert, de Gerbet, adressées à lui personnellement. Au cours de son voyage en Europe, 1842-43, il avait visité ces hommes distingués qui remplissaient alors la presse catholique de leurs revendications. Malheureusement ces précieux autographes sont disparus de nos archives. Peut-être ont-ils été perdus ou détruits dans le bouleversement que subirent nos vieux papiers à l'occasion du commencement d'incendie sous la chambre du Supérieur en 1882. Il nous reste, venant je ne sais d'où, une longue et bien touchante lettre de F. Mennais, adressée de Saint-Malo, le 3 avril 1809, à « mon frère,

mon tendre frère, mon digne ami », Jean-Marie Lamennais. La même lettre renferme aussi plusieurs lignes écrites de la main de ce dernier, adressées à un ami des deux frères. » pp. 134-35-36.

La lettre de Lamennais, dont parle l'auteur de l'*Histoire du Séminaire de St-Hyacinthe*, a été publiée et commentée par M. l'abbé Émile Chartier, dans son ouvrage *Pages de Combat*, Montréal, 1911, p. 61 s.

---

Il va sans dire que M. LePrince publia une adhésion complète à l'encyclique *Mirari vos*, de Grégoire XVI, condamnant les doctrines mennaisiennes.— (*Hist. du Sémin. de St-Hyacinthe*, pp. 163-168.

M. LePrince resta directeur du Séminaire jusqu'en 1840. Il retourna alors à Montréal, et y fonda, sous la direction de son évêque, un journal intitulé: *Mélanges religieux*. Je n'ai pas sous la main la collection de ces *Mélanges*. Et je le regrette. Car elle doit contenir les échos de la correspondance que son principal rédacteur continua d'entretenir avec le Père Lacordaire en particulier. Le 25 juillet 1845, M. LePrince reçut à Montréal la consécration épiscopale, sous le titre d'évêque de Martyropolis et de coadjuteur de l'évêque de Montréal, M<sup>gr</sup> Ignace Bourget. En 1852, il fut nommé évêque du nouveau diocèse de Saint-Hyacinthe. Il mourut le 5 mai 1860.

---

## A PROPOS DE LAMENNAIS

---

A la page 25 de cet ouvrage, nous disons de Lamennais qu'il fut poète, « poète à la manière de Jean-Jacques et de Chateaubriand. » Qu'il nous soit permis de donner ici quelques extraits d'une étude, encore inédite, que nous avons consacrée à *La Poésie de Lamennais* :

« Lamennais a, dans son originalité incontestable, un tour d'esprit qui rappelle étonnamment celui de Jean-Jacques Rousseau. L'un de ses biographes nous le montre, tout jeune, s'enfermant dans la bibliothèque de son oncle, et y dévorant les auteurs du XVIII<sup>e</sup> siècle, Jean-Jacques surtout. Cela explique, dans une grande mesure, les ressemblances de pensée et de manière que nous constatons entre lui et ce philosophe. Car Lamennais était impressionnable au delà de l'ordinaire ; et la fréquentation de tels ouvrages ne pouvait qu'imprimer une marque indélébile sur son esprit malléable, et aussi le fausser pour toujours. Mais l'influence de cet auteur eût-elle été sur lui si irrésistible, s'il n'y eût eu entre eux comme des « affinités électives », et si la nature ne les eût créés pour ainsi dire de même ordre ? Notons ici, d'ailleurs, une fois pour toutes, que ce qu'il

y a eu d'anormal, d'aventureux, dans la formation intellectuelle de Lamennais, ne justifie que trop ses égarements finals. Une âme comme la sienne aurait eu besoin d'être sévèrement guidée, dès ses premiers pas dans la carrière de la pensée. Ce n'est pas en vain qu'il est entré de bonne heure en intimité avec un libre rêveur dont les doctrines s'enveloppaient de formes enchantées. Il a puisé dans ce contact des germes qui ont mûri lentement et fini par éclater, c'était fatal. . .

Quoi qu'il en soit du maître qui a présidé à l'éclosion de sa pensée, Lamennais a été un très grand écrivain et l'un de ceux dont on peut dire avec le plus de certitude qu'ils étaient poètes dans l'âme, poètes pardessus tout. Lamennais poète ! Il ne paraît pourtant pas que ce breton ait jamais songé qu'il l'était ni aspiré à le devenir. La couronne de lauriers était bien la dernière dont il aurait voulu ceindre son front redoutable. Il se croyait sincèrement voué à d'autres destinées. Autant qu'on peut le conjecturer, son idéal était bien de devenir un pur théologien, un apologiste profond, un des plus grands penseurs du christianisme. Or l'un de ses historiens—M<sup>re</sup> Ricard—fait remarquer précisément avec quelle imperfection il a été un peu tout cela, et en général ce qu'il y avait d'incomplet, d'inachevé dans tous ses ouvrages. Je veux bien admettre que sa rupture avec Rome a brisé ses espérances, et ne lui a pas permis de remplir le rôle religieux qu'il s'était assigné pour la gloire de l'Eglise. Car Lamennais est un personnage tragique ; il se dresse comme un chêne où courait d'abord une sève abondante, et dont les ramures s'offraient à ombrager et à abriter les oiseaux du ciel,

c'est-à-dire la multitude des âmes croyantes. Et tout à coup un éclair s'est abattu sur ce géant, le foudroyant, en ravageant les frondaisons magnifiques. Il y avait tant de vie dans ce colosse, ses racines avaient puisé dans le vieux sol chrétien un suc tellement fécond qu'il a continué tout de même à végéter, à pousser des feuilles. Mais son existence n'avait désormais que l'âpre beauté des ruines. Laisée à elle-même, près de terre, couchée au lieu d'être debout, ne sentant plus passer sur elle les souffles de l'espace, elle a fini par s'éteindre, mêlée à des mousses et à des plantes parasites où ce qui restait de son énergie primitive fut étouffé.

Alors même qu'il fût resté fidèle à son noble idéal, et que son orgueil se fût courbé devant les sacrifices qui lui étaient imposés, aurait-il été à la hauteur de la tâche qu'il voulait remplir? Aurions-nous trouvé en lui un véritable docteur et serait-il monté au rang de moderne Père de l'Eglise? Il est permis d'en douter. Il n'avait pas la solide préparation théologique qu'il eût fallu pour cela. Et aussi il embrassait trop; et je crois que Rabelais a été le premier à formuler en notre langue le fameux proverbe: « qui trop embrasse peu estrainct<sup>1</sup>. » Lamennais en voulait trop faire; il était dans son tempérament de se livrer à une grande variété d'entreprises intellectuelles. Il s'y donnait avec ardeur, avec fougue; il amassait de nombreux matériaux et commençait à élever des édifices aux lignes imposantes. Puis son élan se ralentissait; et le monument n'était pas terminé qu'il en conce-

1. Liv. I, c. XLVI.

vait un autre et passait à un genre différent de travaux. C'est pourquoi ce qu'il a laissé porte un réel cachet de grandeur, de force et de beauté, et aussi un manque d'unité dans l'inspiration et l'effort, je ne sais quoi qui trahit l'inconstance de l'ouvrier et comme un arrêt subit de son action. Son rêve généreux d'apostolat l'emportait en des sphères qu'il ne savait pas explorer jusqu'au bout, ni creuser à fond. Son tort était de ne pas se circonscrire en des limites bien définies. Nous ne voulons pas diminuer la puissance et la pénétration de sa pensée, les dons merveilleux d'éloquence qu'il a apportés à défendre la cause qui lui fut d'abord si chère. Et sans l'événement qui a donné une orientation funeste à son génie, il aurait sans doute produit des œuvres dont le monde chrétien se fût fait honneur. Dans celles mêmes qui ont précédé sa révolte, il y a beaucoup de choses dont nous pouvons faire notre profit, au point de vue religieux. Elles étaient surtout de circonstance, l'auteur y traitait de questions d'actualité, s'attaquait à un mal qui était éminemment celui de son époque, mais il faut y reconnaître aussi la part de l'éternel, qui y est considérable ; et les âmes de tous les temps trouveront dans certaines pages de Lamennais apologiste, ou guide spirituel, des lumières et des consolations surnaturelles, bien propres à les fortifier dans la foi, et à leur faire apprécier les grandeurs de l'ordre divin.

Sans rabaisser le mérite de ces écrits, et tout en déplorant que Lamennais ait renoncé à sa véritable vocation, nous ne pensons pas qu'il eût jamais atteint à la gloire solide d'un

Bossuet. Par contre, la poésie, cette poésie qu'il n'avait pas cherchée et dont il n'a jamais paru faire grand cas, étoile ses œuvres d'alors et de toujours. C'est surtout par ce qu'elles contiennent de poésie que l'immortalité littéraire leur est promise. Platon chassait les poètes de sa République idéale. Et, comme dit Ozanam, la poésie se venge de cet ostracisme en entrant de toutes parts dans ses dialogues et en les fleurissant de roses. Lamennais prétendait viser surtout à l'idée et se préoccupait de forger des systèmes philosophiques ou sociaux, capables, selon lui, de préparer le nouvel avenir et d'assurer le bonheur des peuples ; son cerveau était tout plein de grands problèmes desquels devait découler la régénération de l'humanité. Mais, tandis qu'il se perdait en des conceptions le plus souvent chimériques, la Muse, à son insu, tissait là-dessus un voile léger et charmant, et semait de broderies gracieuses les théories sévères ou les utopies philanthropiques du penseur. C'était la seule vengeance, bien digne de sa nature céleste, qu'elle tirait du dédain où il la tenait. Et il s'est trouvé que les inspirations qu'elle lui a fournies, et qu'il a traduites avec une sorte d'inconscience, et sans y attacher autrement d'importance, sont peut-être ce qu'il y a de plus pur et de plus durable dans son œuvre, et ce que l'on peut admirer sans réserve, où qu'on le rencontre. Si le Lamennais de la seconde et dernière époque fourmille d'erreurs doctrinales et de rêves dangereux, à chaque instant se présente pourtant des oasis où l'on peut se reposer sur l'herbe fraîche, parmi les parfums, au bruit des sources. Ce génie, dévasté et dévoyé, était si naturellement poète qu'il s'éle-

vait comme de lui-même à la sphère transcendante, oubliant un moment ses spéculations étranges et obscures pour moduler des hymnes de lumière où la vérité et la beauté se fondaient en une harmonie parfaite. . . »

— Extrait de notre ouvrage en préparation intitulé: *Eaux-Fortes et Tailles-Douces*.

---

## INDEX DES NOMS CITÉS

---

Ancarani, R <sup>me</sup> Père . . . . .	55
Aumale, le Duc d'. . . . .	39
Barral, M. . . . .	76
Blaize . . . . .	74
Bossuet . . . . .	25-30-46-47
Bougaud, l'abbé . . . . .	68
Buquet, l'abbé . . . . .	30
Cahen, Albert . . . . .	37-63
Ceslas, Bienheureux . . . . .	57
Chantal, Madame de . . . . .	57
Châteaubriand, F.-R. de . . . . .	25
Chocarne, R.-P. Bernard . . . . .	12-13-26-46-57-64-68-72-73-84
Condé, Prince de . . . . .	30-47
Cottu, Baronne . . . . .	26-37-83
Cuvillier-Fleury . . . . .	39-40
David, le roi . . . . .	76
Despaulx, dom . . . . .	84
Drouot, le Général . . . . .	46-47

Faguet, Emile. . . . .	73
Falloux, Comte Alfred de . . . . .	27-75
Favre, Julien . . . . .	15-35-80
Fléchier . . . . .	47
Foisset, Th. . . . .	11-12-20-26-38
Forbin-Janson, M <sup>gr</sup> de . . . . .	34
Fougeras, dom Victor de . . . . .	84
Fourier, Bienheureux . . . . .	42-56
Frayssinous, l'abbé . . . . .	25
Gerbet, M <sup>gr</sup> . . . . .	29
Guérin, Maurice de . . . . .	25
Guizot, F. . . . .	38-40
Haussonville, M. le comte d' . . . . .	14-26-37-74-83
Hody, dom Jacques . . . . .	84
Hugo, Victor . . . . .	54
Job, , . . . . .	42
L'Abbé de Saint Pierre . . . . .	73
Lamartine, A. de . . . . .	74
Lamennais, l'abbé F. de . . . . .	22-24-25-26-27-28-34-37-73-74-75-83
La Tour du Pin, C <sup>tesse</sup> de. . . . .	77
Lecanuet, le Père. . . . .	29
Ledos, Gabriel. . . . .	15
Lorain, P. . . . .	15

Louis XVI . . . . .	84
Mézières, Alfred . . . . .	39
Mentalembert, Ch. de . . . . .	12-21-22-29-77-83
Mothon, R. P. Louis. . . . .	65
Musset, Alfred de. . . . .	54
Napoléon III . . . . .	80
Ozanam, Frédéric. . . . .	64
Pascal, Blaise . . . . .	41-62
Pépin, d'Aquitaine . . . . .	84
Perreyve, l'Abbé Henri . . . . .	26-59
Petit de Julleville. . . . .	37-64-76
Prailly, Baronne de . . . . .	46-80-84
Quélen, M <sup>gr</sup> de . . . . .	34-35
Renan, Ernest . . . . .	57
Ricard, M <sup>gr</sup> . . . . .	15
Rocher, Victor. . . . .	62
Rousseau, Jean-Jacques. . . . .	25
Roussel, Ad. . . . .	25-73-75
Saint Dominique . . . . .	57-59-63-64-65
Sainte-Beuve . . . . .	38-46-63-73

Sainte Marie Madeleine. . . . .	85-86
Saint François de Sales. . . . .	57
Saint Hyacinthe . . . . .	57
Saint Jean . . . . .	66-79
Saint Paul . . . . .	32
Salomon. . . . .	79
Savonarole, Jérôme . . . . .	63
Sibour, M <sup>gr</sup> . . . . .	46
Staël, Madame de, . . . . .	85
Swetchine, Madame . . . . .	27-28-29-63-72-75-77
.	
Tocqueville, Alexis de . . . . .	38
Turenne. . . . .	47
.	
Vauvenargues . . . . .	75-76
Villard, Henri . . . . .	15-62-84

---

## TABLE DES MATIÈRES

---

	PAGES
Lettre-autographe de Lacordaire à M <sup>sr</sup> LePrince.	
Avertissement. . . . .	7
Dédicace. . . . .	9
Lacordaire. . . . .	11
L'Orateur. . . . .	19
Le Moine. . . . .	53

### ADDENDA

Lacordaire et Madame Récamier. . . . .	89
Lacordaire et M <sup>sr</sup> LePrince. . . . .	91
A propos de Lamennais. . . . .	95
Index des noms cités. . . . .	101

---

*Fini d'imprimer*  
*le quinze novembre mil neuf-cent-douze*  
*par*  
*Laflamme & Proulx*  
*Québec*